

Hanania Alain AMAR

Psychothérapeute Psychiatre, psychothérapeute, AIHP, retraité actuellement
Docteurat d'État en médecine et en psychiatrie

(2018)

Un périple américain.
Récit

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Hanania Alain AMAR

Un périple américain.
Récit.

HAA Éditeur, 2018, 78 pp.



Courriel : Hanania Alain AMAR : hallannaney2013@gmail.com

Livre diffusé en libre accès dans Les Classiques des sciences sociales avec l'autorisation conjointe de l'auteur, Hanania Alain AMAR, accordée le 21 février 2020.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

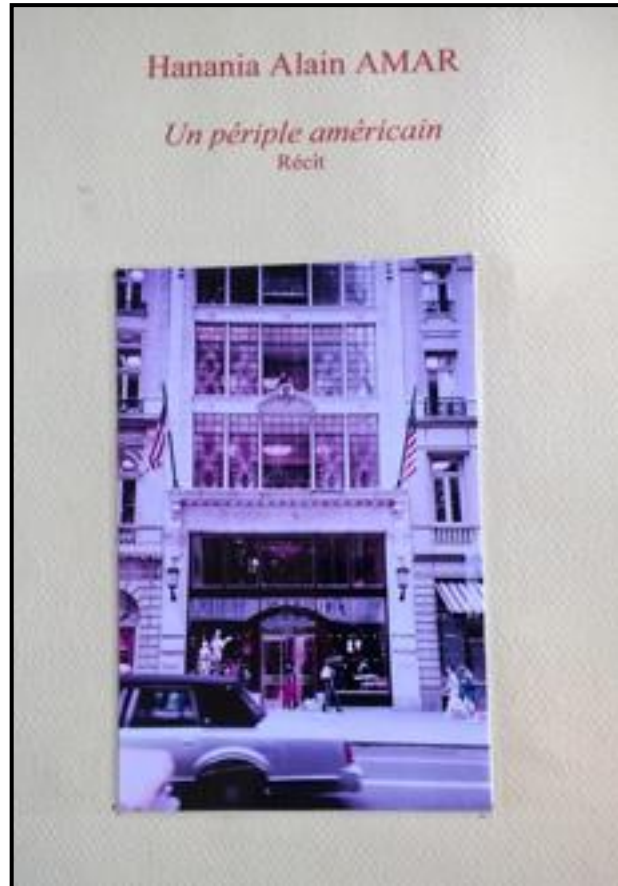
Édition numérique réalisée le 13 avril 2020 à Chicoutimi, Québec.



Hanania Alain AMAR

Psychothérapeute Psychiatre, psychothérapeute, AIHP, retraité actuellement
Docteurat d'État en médecine et en psychiatrie

Un périple américain. *Récit.*



HAA Éditeur, 2018, 109 pp.

À Agnès

À Chipie et Minnie

À tous ceux que j'aime et qui m'aiment

©HAA Editions e-book www.amazon.com

2018

Un périple américain. *Récit*

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Préambule](#)

[Ma découverte des États-Unis](#)

[Retour à New York](#)

[Côte Ouest des USA](#)

[Côte Est des USA](#)

[Toronto](#)

[Washington](#)

[Philadelphie](#)

[Conclusion](#)

Un périple américain. Récit

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Une « découverte » de l’Amérique du Nord qui vous emmène en voyage... Laissez-vous simplement porter au fil des pages.

Hanania Alain Amar, psychiatre, AIHP, , a déjà écrit plusieurs ouvrages littéraires, outre de nombreuses publications scientifiques parues dans des revues spécialisées.

Photographies de couvertures : V^e Avenue New York et Grand Canyon du Colorado, propriété de l’auteur

Un périple américain. *Récit*

PROLOGUE

[Retour à la table des matières](#)

L'Amérique ou plutôt les États-Unis d'Amérique tiennent une place majeure dans la mémoire des Juifs du Maroc, car avec le débarquement anglo-américain de fin 1942, la guerre était pratiquement finie, sauf pour le rationnement et certaines contraintes bien compréhensibles.

Dès que les troupes américaines purent occuper la base française de Port-Lyautey (nom donné à l'ancienne ville de Kenitra par le Protectorat qui retrouvera son nom d'origine lors de l'Indépendance du Maroc), un afflux d'employés juifs déferla sur cette base aéronavale, pièce importante du dispositif de ce que sera l'OTAN par la suite. Ces Juifs marocains respiraient enfin et singeaient un peu les « Yankees », mâchant force chewing-gum, arborant lunettes d'aviateur *Ray-Ban*, blousons de cuir d'aviateur, avalant *Coca-Cola* ou *Pepsi-Cola*, bref adoptant le mode de vie américain ou du moins en partie...

Deux membres de ma famille élargie y travaillèrent, le cousin Elie qui fit abondamment profiter les siens des magasins PX (*Post Exchange*) de la base et la cousine Suzanne, une femme étrange que je n'ai que peu connue et difficile à situer. Elle était belle, mais manifestement fortement perturbée, c'est du moins ce que ma mémoire a retenu des récits familiaux.

Plus tard, un de mes oncles et tous les siens décidèrent de vivre soit au Canada soit aux États-Unis, mon père et la majeure partie de la famille optant pour la France, fort peu pour Israël.

L'Amérique triomphante utilisa une propagande effrénée et efficace pour nous faire aimer sa culture, son mode de vie, par le biais de son centre culturel ouvert avenue Allal Ben Abdallah (nom d'un résistant martyr de l'Indépendance) riche, accueillant que ne parviendrait jamais à concurrencer le centre culturel français de la MUCF (Mission Universitaire et Culturelle Française) ouvert à Rabat après

l'Indépendance, tant ses employés étaient arrogants et se croyaient encore en pays conquis, refusant de renoncer à leurs prérogatives antérieures.

Notre vision était certes tronquée, orientée, partielle et certainement injuste car manichéenne et ne tenait pas compte de ce qu'était réellement l'Amérique libératrice dans son fonctionnement interne... Nous apprendrons plus tard que tous les pays avaient leurs défauts et leur passé « jamais simple »...

Dans mon premier livre « Une jeunesse juive au Maroc »^{*}, j'écrivais à ce sujet :

« Dans ce centre culturel ouvert bien avant celui de la MUCF (...), nous pouvons nous familiariser avec la grande Amérique triomphante, sa richesse, son gigantisme. On nous fournit toutes les cartes, les documents qui vantent notre glorieux protecteur... tomberons-nous d'un protectorat dans un autre ? Les États-Unis d'Amérique symbolisent à l'époque pour les naïfs que nous sommes le pays bienheureux des faibles, des opprimés, des réfugiés, la terre où tout est possible, où tout projet peut aboutir, dans lequel on fait fortune facilement, où tous les hommes vivent en paix. On ne nous parle surtout pas des Noirs, des Indiens qui dans des films manichéens sont toujours les méchants pourchassés et vaincus par les "bons blancs ambassadeurs et défenseurs des valeurs occidentales et chrétiennes" apportées à ces pauvres "sauvages qui ne pourraient se débrouiller sans nous". Ne soyons pas injustes, nous sommes bien contents de nous référer à une Amérique inconnue et riche de promesses plutôt qu'à une France politiquement décevante, et même navrante.

Tout exalte l'Amérique depuis le débarquement de 1942, le cinéma américain, la littérature américaine, la musique américaine, "l'american way of life".

En réalité, pendant ce temps, le maccarthysme se livre à une chasse aux sorcières virulente, digne des pires moments de la

^{*} Hanania Alain Amar, *Une jeunesse juive au Maroc*, Paris, l'Harmattan, 2001.

guerre. L'antisémitisme larvé est toujours vivant, quelques cinéastes et écrivains courageux le dénoncent, avant de sombrer dans la délation comme Elia Kazan. Mais pour le moment, vivent le cinéma américain, le coca-cola, le chewing-gum Angel, le ketchup, les hamburgers... le formica et le skai (!!!).

Ma génération est fortement influencée par le cinéma américain des années cinquante qui produit notamment les meilleurs films noirs de l'histoire du septième art ».

Extrait d'un autre ouvrage consacré à Pierre Benoit ** :

« L'arrogance française, alors que l'Indépendance du Maroc venait d'être proclamée depuis bientôt huit ans ne cessa pas pour autant et certains anciens occupants se comportaient comme s'ils étaient encore en position de diriger le pays, je l'ai noté autant au Centre culturel français de la MUCF (...) à Rabat qu'auprès du personnel administratif du lycée Descartes de la capitale nouvellement construit pour donner aux autorités marocaines le fleuron des établissements scolaires français, le lycée Gouraud de Rabat !

L'Occident, drapé dans sa pseudo supériorité a toujours prétendu apporter santé, prospérité, éducation, bonheur à des populations « arriérées » sans jamais admettre que ces populations avaient une histoire, des traditions, des croyances, un mode de vie, des habitudes alimentaires, vestimentaires, festives, religieuses, funéraires... Le colonisateur méprisant et cynique a eu pour habitude de balayer tout cela et d'imposer SA « vérité », quitte à provoquer massacres, désastres de toutes sortes, effroi et mort. S'il est exact et salutaire que des aspects positifs peuvent être salués en matière de santé, d'éducation, d'habitat, de transports, de sécurité, toutes ces mesures n'ont pas profité au plus grand nombre, mais bien à quelques privilégiés dont mes aïeux ont eu la chance de faire partie. Il n'en demeure pas moins qu'il faut rappeler encore et toujours que des

** Hanania Alain Amar, *Le monde disparu de Pierre Benoit*, www.amazon.com, 2017.

exactions ont tout de même été commises par quelques affreux colons, certains organes de presse, tous indignes représentants de la France des Lumières ! »

Si ces tristes sires étaient loin d'être majoritaires, ils étaient malheureusement en nombre suffisant pour commettre des « saloperies » et nuire à l'image de la République !

Souvenons-nous que l'Amérique exerça et pour longtemps une telle influence sur nos esprits juvéniles qu'une bonne partie d'entre nous, nés après la Seconde Guerre mondiale ont voulu s'y rendre et visiter ce grand pays. C'est donc tout naturellement que j'ai souhaité le parcourir à plusieurs reprises, compte tenu de l'immensité de ce pays et l'intérêt très vif – non dépourvu de critiques et d'emballements – qu'il continue de susciter en moi

C'est ce que je me propose de raconter ici.

Un périple américain. Récit

« Ma » découverte
de l'Amérique
1988

[Retour à la table des matières](#)

Je ne suis pas Christophe Colomb, d'où le titre de ce chapitre « *Ma découverte...* ».

Elle commença par le centre culturel américain, puis se poursuivit rapidement par mes lectures. C'est ainsi que j'empruntais *A l'Est d'Eden* de John Steinbeck dans ce centre alors que j'étais âgé de 13 ans. Je crois avoir relu ce chef d'œuvre au moins vingt fois sans jamais me lasser. Ont suivi l'œuvre d'Edna Ferber (« *Géant* »), presque complète de John Steinbeck, William Faulkner, Tennessee Williams, William Styron...

Mais, même si la force d'attraction de ces livres majeurs de la littérature mondiale était puissante, rien ne pouvait remplacer au moins pour la découverte, une exploration personnelle qui compléterait mes lectures.

Je ne suis pas Christophe Colomb, qui croyait découvrir les Indes lorsqu'il aborda les rives de ce continent gigantesque, je ne suis pas non plus mon grand-père paternel Hanania qui, à la fin du XIX^e siècle, osa s'aventurer pour chercher et ramener or et pierreries du Brésil, je ne suis qu'un simple voyageur du XX^e siècle utilisant les moyens modernes pour assouvir ses envies, mais l'aventure peut toujours survenir au détour du chemin.

Cela commence par mon premier séjour à New York en 1988.

Cette année-là, les laboratoires Spécia (groupe Rhône Poulenc à l'époque, devenu Aventis puis englobé par Sanofi) invitent près de trois cents psychiatres pour un colloque organisé à New York par mon vieux condisciple d'internat à Sainte-Anne, Jean-Pierre Olié. Avec quelques confrères lyonnais, je fais partie de ces convives dans le cadre d'un colloque autour de la revue à présent disparue « *Confrontations psychiatriques* ».

Des conjoints admis par dérogation (ce ne serait plus possible aujourd'hui avec la mise en place d'une réglementation absurde et stalinienne) participent aux agapes. L'« aventure » commence dès le contrôle des bagages à Roissy-Charles De Gaulle. En effet, alors que 297 membres du groupe ont sur leurs bagages des étiquettes *bleues* délivrées par les services de sécurité, nous ne sommes que 3 à être affublés d'étiquettes *rouges*. Intrigué, je demande aux services douaniers la raison de cette différence d'étiquettes. « *C'est parce que vous êtes plus suspects que les autres* », me répond une employée rogue et irritée de ma question. En retrouvant mes confrères *suspects*, je comprends que nous sommes tous trois nés hors de France, l'un en Tunisie, l'autre à l'Île Maurice et moi-même au Maroc ! De telles mesures discriminatoires pouvaient-elles se justifier par de fallacieux arguments sécuritaires ? Je ne le crois pas...

Bah, peu importe, ne gâchons pas notre plaisir avec ces tracasseries administratives ridicules d'autant que nous faisons partie d'un groupe constitué et identifié...

Pour bon nombre d'entre nous, nous allons découvrir New York. Dans l'avion, une certaine excitation règne surtout alors que nous approchons et que l'appareil amorce sa descente. Le spectacle en vaut la peine si l'on est bien placé, l'arrivée sur *Battery Park*, la pointe de la presqu'île de Manhattan hérissée de gratte-ciels, la statue de la Liberté que l'on aperçoit furtivement... C'est magique et nous sommes de vrais gamins qui venons d'ouvrir l'emballage d'un nouveau cadeau...

A l'arrivée, nous passons sur l'étrange façon qu'a la police de l'air et des frontières d'accueillir les arrivants. De massives policières noires armées de gourdins veillent à ce qu'aucun d'entre nous ne franchisse

une ligne jaune destinée à préserver un espace dit de confidentialité. Mais le plus surprenant est de voir deux files d'attente pour le contrôle des passeports, une destinée aux ressortissants des USA et du Canada, l'autre surmontée d'une inscription « *ALIEN* » et non *Foreigners* (étrangers) ! Ah, la libre Amérique !

Mais oublions ces petits tracas. Le laboratoire invitant fait les « choses en grand », nous sommes logés à l'hôtel Hilton 6^e avenue, et gratifiés dès notre arrivée d'un cadeau provenant du célèbre magasin *Tiffany* de la 5^e avenue...

Le programme « scientifique » est assez léger et j'ai ainsi pu visiter pêle-mêle seul ou en compagnie de quelques confrères Manhattan de fond en comble, les magasins de luxe de la 5^e avenue, l'Empire State Building, le Chrysler Building dont le sommet somptueux scintille à la nuit tombée alors que toute la presqu'île est illuminée... On ne parle pas d'économies d'énergie ici ni de chasse au « gaspi », tout est gigantesque, démesuré, pas nécessairement beau, mais « géant » comme disaient les gamins à une époque...

Je dois dire que paradoxalement, alors que certains se sentaient écrasés par la hauteur des *buildings*, j'ai ressenti comme jamais auparavant, un sentiment de liberté totale au point de sautiller au lieu de marcher... J'aurais voulu crier ma joie... Mais mes yeux doivent parler pour moi tant ils doivent briller et ne rien manquer du « spectacle » permanent.

On peut trouver New York sale, bruyant, trop grand, trop ceci ou trop cela, mais on ne peut pas ne pas être saisi par le gigantisme, la cohabitation de populations du monde entier...

Ce cosmopolitisme est cependant de façade car si toutes les populations se croisent, elles commercent ensemble, mais ne vivent pas ensemble et c'est ainsi que j'ai eu la surprise de voir que des quartiers entiers étaient en quelque sorte réservés, *Little Italy*, *Little Odessa*, Harlem, *China Town*, la 42^e Rue et ses diamantaires, plus loin, hors de Manhattan, Brooklyn et ses Juifs orthodoxes en papillotes, *stremel* (chapeau plat bordé de fourrure) et *tsitsit kattan* (petit châle de prières) dépassant de leur veste...

Une anecdote me revient soudain en mémoire. Je déambule ce jour-là dans Manhattan avec une consœur ophtalmologiste, épouse de psychiatre (c'est pourquoi elle est avec nous), lorsqu'un des innombrables marchands ambulants de toutes sortes de marchandises nous aborde pour nous proposer des montres « de marque » à des prix imbattables. Elle regarde intéressée le monceau d'articles, en choisit un après un marchandage digne de la place *Jemââ el Fna* de Marrakech et repart fière de son achat. Le soir même, soirée de gala à l'Hilton, C. exhibe sa montre et constate que les aiguilles sont agitées d'un étrange mouvement. Parvenues à la demie, elles sont saisies de tremblements, s'arrêtent et repartent en arrière... Un éclat de rire général accompagne le constat et l'un d'entre nous s'écrie : « *En plus tu as acheté une montre épileptique ! Bravo* ». C. se jure de retrouver le vendeur malhonnête, en dépit de nos avertissements sur le fait que c'est « mission impossible », pensez-vous retrouver un marchand ambulant noir dans New York... Et que lui aurait-elle réclamé d'ailleurs ! C'est l'obstination de C. qui nous sidère.

Je vous l'ai dit, l'aventure est toujours au coin de la rue !

Je crois que je n'ai jamais autant marché de ma vie que lors de ce voyage.

Une ville se visite vraiment à pied et les moyens de transport ne sont là que pour faciliter les longs déplacements. Le taxi est un des moyens couramment utilisés, peu chers et assez faciles à héler sauf quand il pleut, j'en ai fait l'amère expérience le jour où j'ai voulu visiter seul le *Metropolitan Museum*, – appelé familièrement *The Met* – me fiant au temps apparemment clément et sans parapluie. A ma sortie, une pluie torrentielle s'est abattue sur la ville, pas le moindre taxi libre ; me voilà contraint de regagner l'Hilton à pied. Je suis trempé de la tête aux pieds. Heureusement j'ai tout ce qu'il faut pour changer entièrement de vêtements et de chaussures. Je suis néanmoins heureux de ma visite de ce très beau musée, riche et varié. Mais il est vrai que nous sommes gâtés en France avec tant de musées prestigieux que le monde entier nous envie. L'étage des antiquités égyptiennes est très intéressant, même si le Louvre en contient bien davantage. Je n'ai pas le temps pour aller au *MoMA (Museum of Modern Art)* qui contient quelques œuvres majeures, et au musée *Guggenheim* surtout remarquable à mon goût par

son architecture plus que par ce qu'il contient, je ne suis pas sensible à l'art contemporain.

Restons sur les musées, si j'ose dire pour souligner l'intérêt majeur d'une collection merveilleuse, le Musée *Frick Collection* situé 5^e Avenue en face de *Central Park*. Ce musée exceptionnel est en fait un hôtel particulier, résidence du richissime roi de l'acier Henry Clay Frick qui a eu la « bonne idée » et l'opportunité d'y réunir une quantité impressionnante de chef d'œuvres dont des toiles de maîtres flamands, Rembrandt, Van Dyck, Franz Hals, mais aussi de Fragonard, Piero de la Francesca, Vermeer, Boucher, Ingres, Turner, Gainsborough, Renoir, des quantités de sculptures, bronzes, pièces d'orfèvrerie, bibelots, meubles, tapisseries,... en une quarantaine d'années. A défaut d'un passé habité par de prestigieux ancêtres, Frick voulait faire partie des grands de ce monde et grâce à son argent, parvint à acquérir des trésors artistiques.

La salle à manger du magnat de l'acier est impressionnante de vie car la table y est dressée comme si elle attendait les convives et il ne manque même pas l'indispensable bouteille de ketchup Heinz (à l'origine le *ke-tsiap* indonésien, proche du *nuoc môm*, serait devenu, par adjonction de sauce tomate pour l'adoucir, le *tomato ketchup*, marque créée en 1869 par Thomas Henry Heinz) !

En fait curieusement, je me suis senti « presque chez moi » en ce lieu magique, à l'atmosphère si particulière que je compte bien revoir lors d'une prochaine escapade aux USA... Frick fit don à la ville de New York de sa résidence – et de tout ce qu'elle contenait – où il n'a vécu que durant les cinq dernières années de sa vie jusqu'en 1919.

C'est sans aucun doute le lieu le plus délicieux de Manhattan...

A l'issue d'une nouvelle soirée de gala, avec quelques confrères, nous décidons de faire un tour dans le quartier plutôt huppé, mais l'un d'entre nous, guilleret et inconscient nous entraîne un peu plus loin. En fait au détour de la 6^e Avenue, nous sommes dans la 42^e Rue jusqu'à Broadway qui coupe en diagonale presque tout Manhattan, et tout va bien. Bientôt l'atmosphère se modifie et défilent les *peep show*, boîtes de nuit sordides et glauques, quelques blancs SDF font les poubelles en

solitaire ; plus loin des groupes de Noirs s'attroupent et regardent curieusement ce groupe de Blancs endimanchés en goguette et probablement « pleins de tunes » estiment-ils à notre allure de pingoins en nœud pap'... La misère des Blancs est encore pire que celle des Noirs car elle est solitaire, celle des Noirs se vit en groupe, mais la menace qui peut apparaître voire l'agression est aussi sérieuse d'un côté que de l'autre. Nous prenons conscience qu'en plein jour dans certains coins de *Central Park* et surtout au soir tombé, on peut se « faire faire la peau pour 10 dollars » ! Nous tirons par la manche notre confrère K qui veut poursuivre son exploration et nous rentrons à l'Hilton avec le net sentiment d'avoir échappé à une agression très probable, même si nous étions 5 ou 6 !

Cette 42^e Rue a une tout autre allure en plein jour. Très passante, on y voit défiler et se côtoyer des individus de toute nationalité, de toute couleur. Non loin des diamantaires dont les boutiques sont tenues par des marchands en *kippa*, *tsitsit kattan* et certains arborant des papillotes, on peut voir d'innombrables autres magasins d'électro ménager, appareils photo, Hi Fi... Un véritable bric-à-brac, sorte de cavernes d'Ali Baba qui m'ont fait penser aux boutiques indiennes du Tanger international des années cinquante ou à celles de Puerto de la Cruz aux Canaries. J'y fais l'acquisition d'un téléphone sans fil et d'un répondeur (denrées encore rares et fort chères en France à cette époque). Certains d'entre nous, craignant la fouille douanière à notre retour renoncent à de tels achats. En revanche, le confrère K signalé plus haut se rue sur un détecteur de radar strictement interdit chez nous et pouvant faire l'objet d'une saisie accompagnée d'une amende. Nous en ferons un sujet de rigolade, mettant en boîte le dit K et le menaçant des pires ennuis avec la police de l'air et des frontières, ce qui bien entendu n'arrivera pas lors de notre atterrissage tôt le matin du retour.

Pour ma part, n'étant pas certain du fonctionnement correct du répondeur, je me munis d'un kit d'adaptateurs utilisables dans le monde entier, ce qui me vaudra à mon tour les moqueries amicales de Jean-Paul C, un confrère de Chambéry prompt à « chamber » autrui !

Nous faisons vraiment figure de potaches en goguette.

Je remarque que les New Yorkais « mangent » et boivent tout le temps, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit achetant des sodas ou du café dans de grands gobelets jetables, des *bagels* et *hotdogs* à une multitude de marchands ambulants.

Quelques gratte ciels imposants méritent une visite, *l'Empire State Building* d'où la vue sur *Big Apple* – la grosse pomme, nom affectueux que donnent les New Yorkais à leur gigantesque métropole –, est exceptionnelle, malgré la brume qui recouvre partiellement la cité. Des barrières anti-suicide ont été installées comme dans de nombreux édifices en hauteur. On aperçoit le sommet de ce que je considère comme étant le plus beau gratte-ciel de New York, le *Chrysler Building*, à l'angle de Lexington Avenue et de la 42^e Rue. De style Art Déco, il a été inauguré en 1930, sa flèche est en métal argenté (en fait il s'agit d'un acier spécial provenant des aciéries Krup) et brille de mille feux le soir venu. Le hall d'entrée est recouvert de marbre en provenance du Maroc pour les murs et de Sienne pour le sol.

Je peux admirer sans me lasser ces deux fleurons de l'architecture New Yorkaise, sans oublier la *Trump Tower* et ses « balcons » fleuris, le *Flatiron Building* (*Flat Iron*, fer à repasser) en forme de fer à repasser, situé à l'angle de trois artères, 23^e Rue, 5^e Avenue et Broadway, premier gratte ciel achevé en 1902, mais aussi le *Dakota Building* très recherché par la *Gentry* et qui a servi de cadre inquiétant au film célèbre et génial de Roman Polanski, *Rosemary's Baby* sous le nom fictif de *Bramford Building*, une curiosité de New York.

Les organisateurs ont prévu une visite et un déjeuner aux Nations Unies. L'immeuble n'est pas bien beau, il a été construit au bord de l'*East River* à l'angle de la 1^{ère} Avenue et de la 46^e Rue, par Oscar Niemeyer entre 1947 et 1952. Ce lieu symbolique que le général De Gaulle appelait « le machin » peut impressionner par ce qu'il est supposé incarner, le lieu de rencontre possible de la plupart des pays du monde qui sont reconnus comme tels et dont des représentants siègent aux assemblées générales et dans les commissions. Malgré l'inertie qui règne dans ce type de lieu, dans la droite ligne de ce qu'était la SDN de Genève, je ressens une impression particulière, un concentré de la planète est là sous mes yeux et parfois, des décisions majeures ont été

prises au moins lors des premières années de fonctionnement, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, comme la création d'Israël qui a fortement touché tous les Juifs du monde entier – qu'ils soient ou non sionistes, mais aussi mécontenté tout le monde par l'iniquité du partage, 2/3 aux Arabes et 1/3 aux Juifs, point de départ « officiel » des guerres israélo-arabes jusque là larvées et prêtes à éclater...

Autre curiosité de taille, le poumon de New York, Central Park, infréquentable à la nuit tombée car y sévissent de nombreux agresseurs en goguette et en attente du naïf imprudent qui s'y aventurerait et auquel on « ferait la peau » pour quelques dollars ! En dehors de ces considérations, ce parc de 341 hectares, qui regorge de sites variés, est splendide à certains endroits, en particulier aux abords des plus beaux hôtels, du célèbre magasin d'antiquités « *A La vieille Russie* » (enseigne rédigée en français) qui expose notamment une belle collection d'œufs de Fabergé, au milieu d'une multitude d'objets précieux et rares...

Central Park me fait toujours penser au film génial de John Schlesinger, *Marathon Man* (1976), interprété par Dustin Hoffmann, Sir Laurence Olivier, Marthe Keller, Roy Scheider...

Le séjour étant limité, les visites se succèdent « au pas de course » ne laissant qu'un « avant-goût » qui nécessitera d'autres visites plus paisibles.

C'est ainsi que vont défiler le *Lincoln Center* – qui regroupe une dizaine de compagnies artistiques et où la culture peut s'exprimer dans tous les domaines des arts –, le *Rockefeller Center* et ses mythiques statues d'Atlas portant la terre sur ses épaules et celle de Prométhée, le parvis servant de patinoire en hiver... Le lieu est célèbre et très fréquenté, avec la cathédrale Saint Patrick non loin, ses innombrables restaurants et boutiques de luxe sur la 5^e Avenue, *Saks*, *Tiffany and Co*, *Louis Vuitton*, *Gucci*, *Rolex*, et tout près de l'*Empire State Building*, le gigantesque magasin *Macy's* où l'on trouve tout... comme à la *Samaritaine* ! ... *China Town* fait partie du périple new-yorkais, ainsi que *Battery Park* où est tournée une partie non négligeable du film

rafraîchissant « *Recherche Susan désespérément* », de Susan Seidelman (1985), avec Rosanna Arquette et Madonna.

Je cherche les magasins *Sebago*, une de mes marques préférées, mais aux USA, on trouve plusieurs largeurs contrairement à la France. Je finis par dénicher une de leurs boutiques à Broadway où j'entraîne un confrère qui vient de perdre un talon de mocassin et clopine lamentablement, ce qui lui donne l'allure d'un SDF !

Je n'oublie pas le « passage obligé » par les *delikatessen* dont le Katz's Deli, dans le quartier de *Lower East Side*, institution à NY (plus de 100 ans d'existence) proposant des sandwiches gigantesques au *pastrami* (viande de bœuf fumé) et du poisson fumé rappelant l'héritage juif des immigrants d'Europe de l'Est.

Je compte bien y emmener Agnès très bientôt – ici et dans tous ces lieux étonnants que je viens de citer – qui n'a pas pu m'accompagner pour ce premier contact avec les USA. Je n'aurais pas le temps d'aller jusqu'à Harlem ni visiter les *Cloisters*, les fameux cloîtres au nord de Manhattan. Quant aux autres *boroughs* (arrondissements) de *Big Apple*, *Brooklyn*, *le Bronx*, *le Queens*, *Staten Island*, je n'en ai ni le temps ni réellement l'envie...

Je quitte New York en me promettant d'y revenir très bientôt, les yeux pleins d'images surprenantes, l'esprit libre et joyeux !

Extrait d'un recueil intitulé *Balades poétiques, fugues et continuo*.
Recueil de poèmes, 2013, e-book www.amazon.fr:

« [...] *New York*
Impressions de voyage
Impossible d'être neutre, passif ou blasé
Dans cette mégapole, concentré du Monde
On s'y sent tout petit
Au milieu de ces défis lancés au ciel et à Newton
Au milieu de cette forêt de gratte-ciel

*Qui peuvent opprimer ou susciter l'admiration.
Et pourtant, chaque fois que je m'y suis rendu
J'ai rarement ressenti
Une sensation aussi puissante
Aussi profonde
Aussi exaltante
De totale liberté
Mais aussi de solitude et d'agressivité
D'errance et de misère
Dès que l'on s'éloigne des « beaux quartiers »
La laideur, la saleté
Côtoient les belles avenues
Aux devantures luxueuses
Les magasins Saks sont si proches
De la 42e rue devenue cloaque
Après avoir croisé Broadway
Le Juif à papillotes, le Chinois,
L'Européen, l'Africain, le riche, le pauvre
Se mêlent sans vraiment se rencontrer
Sauf dans des « quartiers réservés »
Harlem, Little Italy, Greenwich Village, Brooklyn...
La rue des diamantaires
Fascinante, inhumaine
New York attire ou révulse
Mais elle ne laisse pas le visiteur indifférent ».*

L'an prochain, à New York !

Un périple américain. *Récit*

Retour à New York

1990

Avertissement au lecteur

[Retour à la table des matières](#)

À une époque où la liberté avait encore un sens, avant que les politicards de tout poil, pris d'une soudaine fièvre puritaine à géométrie variable – n'aient la fumeuse et soudaine idée de « moraliser » certaines pratiques, compte tenu d'abus certains, énormes, mais ciblés – comme le coûteux voyage des cardiologues en Chine invités par une multinationale en tête du hit parade pharmaceutique, les honoraires prohibitifs de quelques « *ténors* » du monde médical logés dans de somptueux palaces new yorkais et disposant de limousines et d'un statut particulier – c'est à nouveau un laboratoire pharmaceutique, la firme Upjohn – disparue depuis du fait du jeu des fusions-absorptions, monnaie courante dans ce domaine – qui m'invite à la grande messe américaine pour le 143^e congrès de l'APA (*American Psychiatric Association*) qui se déroule à New York en mai-juin de l'année 1990.

Je l'en remercie chaleureusement et plus particulièrement Jean-Luc P* qui en était alors le délégué médical brillant et compétent. Les relations établies avec certains visiteurs médicaux qui faisaient très honnêtement leur travail d'information étaient bonnes, franches et dénuées de toute manipulation, seules quelques brebis galeuses gâchaient ce métier qui risque fort de disparaître, du fait de ce qui précède et de la vindicte de quelques praticiens mal embouchés et avides de publicité pour leurs « ouvrages » partiels et pas toujours honnêtes... Des dérives ont existé et continuent d'exister, mais il ne faut pas céder à une tendance trop actuelle d'amalgame et si la

moralisation est à l'œuvre, qu'elle s'exerce alors dans TOUS LES DOMAINES !

Le médicament, certes, n'est pas un produit comme les autres, mais pourquoi ne pas « moraliser » également d'autres secteurs, les somptueux « séminaires » bidons organisés par les fabricants de lave vaisselle, frigos ou les « capitaines d'industrie » de l'agro-alimentaire, de l'industrie de luxe, de l'armement ? La liste n'est pas exhaustive.

Dans le cas du médicament, des mesures terriblement restrictives ont condamné quantités d'emplois dans les secteurs de la restauration, de l'hôtellerie, du voyage, de l'imprimerie, des cartonnages, du transport... La liste là encore n'est pas exhaustive

Les plus récentes mesures des divers gouvernements qui se sont succédé aboutissent à la perte de nombreux emplois par la fermeture de sites de recherche en France, au transfert de sièges dans des paradis fiscaux et à l'arrêt du développement et de la recherche dans des domaines cruciaux au profit d'autres filiales implantées hors de notre pays pour des raisons fiscales et une réglementation française digne des pires moments du stalinisme... La liste là encore n'est pas exhaustive.

Les élus de la Nation et ceux de la Communauté européenne devraient commencer par examiner consciencieusement l'énormité de leurs appointements et avantages avant de stigmatiser l'ensemble de certaines professions...

Les « écuries d'Augias » pullulent et si l'on veut vraiment moraliser, il y a du travail pour plusieurs siècles et pour de nombreux emplois à créer... Utopie, peut-être, et pourquoi pas ?

Le congrès de l'APA et le voyage à New York

Nous venons, mon épouse et moi, d'achever fin 1989 d'importants travaux dans notre appartement lyonnais totalement redessiné par Agnès avec le concours d'un architecte spécialisé dans la rénovation d'appartements anciens. Après plus de trois mois de contraintes, nous avons grand besoin d'un ailleurs et cette invitation tombe à pic, cette fois-ci j'emmène Agnès en tant que « passager clandestin ».

J'ai compris assez rapidement que dans ces congrès, il est beaucoup plus indiqué de faire participer le conjoint par nos propres moyens sans passer par l'organisateur qui taxe au prix fort l'accompagnant, mais seuls certains de mes confrères plus avisés que les autres l'ont également intégré !

En ce qui concerne la psychiatrie, existent et prospèrent quelques congrès dont la teneur est assez voisine d'une manifestation à une autre. Il a toujours été jugé « bon » de s'exhiber à l'APA (American Psychiatrique Association), au Congrès mondial de Psychiatrie Biologique, au Congrès mondial de Psychiatrie, à l'ECNP (*European Collegium de Psychiatrie*)... Sur les 14 000 à 15 000 psychiatres recensés en France dans tous les modes d'exercice (public, privé, associatif), environ 400 sont régulièrement invités et l'on y retrouve quasiment toujours les mêmes. Sur ces 400, 30 à 40 sont considérés comme les « ténors » de l'aveu même de certains responsables de l'industrie, et jouissent d'un statut particulier, comme ce confrère, professeur agrégé logé au *Waldorf Astoria* ou au *Pierre* à New York et disposant d'une limousine en permanence...

Au sujet des congrès, voici un extrait de mon livre *La rage antitotalitaire*, Paris, l'Harmattan, 2011 :

À propos des *Call-girls*, d'Arthur Koestler, « [...] *Pour cet ouvrage, Arthur Koestler a « imaginé » — en l'occurrence, il n'y a guère de différence entre la réalité et la fiction, sauf que parfois, celle-ci est dépassée par la réalité — des situations cocasses et dérisoires.*

Un symposium international réunit les plus célèbres sommités mondiales, des « experts » en questions diverses pour proposer des solutions destinées à sauver la planète d'une troisième guerre mondiale imminente. Sont réunis ceux que Koestler nomme les « Call-girls » du savoir, grassement payés pour ne rien apporter à leurs semblables, mais dont l'avis compte auprès de l'opinion publique [...]

[...] Il s'agit d'abord de porter un diagnostic fiable sur les maux de notre monde et surtout de trouver des remèdes. On assiste à un étalage pitoyable de bassesses et de coup bas entre

les protagonistes plus préoccupés de leur misérable ego que du sort de leurs contemporains, en somme, une vision plus que réaliste des congrès internationaux. Les experts sont chargés de clore leur rencontre dans un site verdoyant et idyllique par la publication d'un message destiné aux puissants de ce monde. Comme l'on pouvait s'y attendre, les dissensions internes repoussent sine die cet ambitieux projet. Et c'est fort heureux pour l'Humanité car les ébauches de remèdes sont plus effroyables que les maux qu'ils prétendent guérir [...].*

[...] Un seul exemple : les firmes exercent des pressions intolérables sur les cliniciens et éliminent d'une légitime publication les études non favorables à leurs produits respectifs. Il suffit, pour s'en convaincre de se livrer à ce que les statisticiens appellent méta-analyse (processus rigoureux comparant les molécules dans toutes leurs caractéristiques : taille de la cohorte de patients inclus, durée de l'essai, conditions de déroulement, buts recherchés, posologies utilisées, existence d'un comparateur, placebo ou non, effets secondaires, effets indésirables, incidents en cours d'étude, causes véritables des sorties d'essai, etc.), pour constater l'indigence des documents que fournit l'industrie pharmaceutique, sauf si les écrits portent haut et fort les couleurs des promoteurs [...].

[...] Le livre de Koestler, au titre équivoque, a perturbé ou irrité le monde scientifique qui n'aime pas être ainsi dévoilé au public. Des esprits chagrins ont insisté sur l'aspect « trop ceci, pas assez cela » du texte, sur la construction du récit jugé bâclée. Ce n'est pas mon avis et j'estime très salutaire la lecture de cet ouvrage sans concession, comme on pouvait l'attendre de l'auteur [...] ».

Mais pour l'heure, vivons ce qui se présente à nous, je le dis sans regret ni restriction. La firme Upjohn a retenu pour les trois seuls invités français que nous sommes un vol aller-retour sur Air France en classe affaire et les billets ne sont pas cessibles, nous sommes contraints de

* J'ai écrit ce que je pense des congrès internationaux de psychiatrie (auxquels j'ai personnellement participé) dans mon ouvrage, *Mémoires d'un psychiatre (dé)rangé*, L'Harmattan, Paris, 2005.

voyager séparément Agnès et moi. Je lui retiens un vol TWA qui la fera arriver à *Kennedy Airport* un peu plus d'une heure après moi. Je l'attends à Kennedy puis nous filons déposer nos bagages à l'hôtel Hilton, 6^e Avenue que je connais bien, réservé par la firme et dans lequel auront lieu les petits déjeuners quotidiens de travail dès 7 h du matin... Ah mais on ne rigole pas, c'est un congrès studieux !

Chaque matin durant tout le congrès, 400 à 500 invités de la firme au niveau international se retrouvent à 7 h. Pendant que nous nous restaurons, un ou une conférencière traitent un aspect du thème retenu par le laboratoire, « *Le poids de l'angoisse* ». Leur produit phare, le *Xanax*®, en plein développement est un anxiolytique à présent couramment prescrit et efficace. Je n'ai pas l'habitude de commencer si tôt et encore moins de « manger » pendant qu'un confrère nous sert son discours. C'est une pratique courante en pays anglo-saxon qui se répandra ailleurs. Commencer tôt nous permet d'être libres vers 9 h du matin et de disposer de beaucoup de temps pour aller dans les différentes salles de l'APA disséminées dans New York ou mieux encore de visiter cette immense métropole. Je suis tellement heureux de la faire découvrir à Agnès.

Dès le lendemain soir, soirée de gala dans un hôtel voisin à Manhattan organisée par le laboratoire. Une foule élégante de près de 500 invités s'y presse et se tient bien, contrairement à ce que j'ai vécu dans quelques manifestations scientifico-mondaines à Paris ou à Lyon au cours desquelles la « *sainte table* » chargée de victuailles est prise d'assaut par des invités ayant perdu toute dignité et raflant tout ce qui peut s'avaler, que ce soit solide ou liquide, avec avidité et même grossièreté parfois, comme si nous étions en temps de guerre ou de famine ! Ecœurant ! C'est une longue pratique de ces réceptions qui me fait décrire avec ces mots sévères mais objectifs ce qui s'y déroule bien trop souvent.

Ici, le laboratoire a prévu un service effectué par des serveurs agiles, silencieux et attentionnés veillant à aller de petit groupe en petit groupe évitant ainsi l'agrégation honteuse d'affamés pourtant fortunés ou en tout cas très loin du seuil de pauvreté... L'organisation compte beaucoup et limite les plus bas instincts...

Avant de quitter Lyon, un ami et confrère psychanalyste m'a vivement invité à joindre son fils vivant à New York depuis longtemps.

Rendez-vous est pris et nous rencontrons Jean-Louis P, un homme charmant, délicat et raffiné qui nous invite très cordialement dans un des meilleurs restaurants de poissons de la ville, au *Sea Grill* à *Rockefeller Center*, tout près de notre hôtel. Moment merveilleux, chargé d'émotion lorsque nous évoquons son père pour lequel nous avons une affection visible.

New York a beau être gigantesque, lorsque près de 14 000 psychiatres y sont en goguette – c'est le cas pour cette « grande messe » du monde psychiatrique en congrès –, les rencontres soit dans la rue soit dans les musées ou les boutiques ou encore Central Park sont inévitables et offrent parfois des surprises, on y rencontre des confrères de la même ville qu'on ne voit pratiquement jamais en temps habituel dans son propre lieu de vie !

Les invitations se succèdent et, un jour, alors que nous étions dans le hall d'exposition des différentes firmes se partageant le gâteau des psychotropes, nous sommes abordés par une figure incontournable de la firme qui emploie mon épouse, Jacqueline P. qui nous saute littéralement au cou et nous invite à dîner avec tout un groupe franco-américain au fameux *Tavern on the Green*, dans Central Park.

Là encore, le laboratoire avait mis les petits plats dans les grands dans le beau décor du parc, le poumon de cette immense cité.

Disposant de beaucoup de temps libre, Agnès et moi visitons Manhattan de fond en comble, pêle-mêle, l'Empire State Building, le Chrysler Building, la *Frick Collection* dont je revois avec un immense plaisir les prestigieuses collections de toiles et d'objets de décoration.

Mais Agnès veut aussi découvrir les magasins luxueux de *Tiffany*, *Saks*, *Macy's*, le *Rockefeller Center*, le *Lincoln Center*. Bien que j'aie déjà visité une bonne partie de ces lieux « incontournables », je suis ravi de les retrouver avec mon épouse.

Nous nous promenons dans Central Park – à des heures où il n'y a pas de danger et dans la partie la plus « sûre » –, sur la 5^e Avenue avec toutes ses boutiques de luxe, le célèbre antiquaire *A la vieille Russie* –, Madison Avenue – Agnès insatiable a voulu visiter TOUS les magasins de cette immense avenue en les parcourant en diagonale, c'est épuisant, je le garantis au lecteur.

Nous n'oublions pas le *Metropolitan Museum*, mais aussi *Battery Park*, *Staten Island* et ses bâtiments ayant servi lors de l'arrivée des immigrants parqués, pancarte au cou attendant le visa d'entrée salvateur ou le refoulement, la Statue de la Liberté, la 42^e Rue dans sa partie « fréquentable », les diamantaires, les magasins de chaussures *Sebago*, les boutiques de Hifi, les marchands ambulants de *bagels*, hotdogs, des pauses dans quelques *delikatessen*, *China Town* grouillant d'individus affairés, *Little Italy*, *Wall Street*, rue minuscule mais où se joue une grande partie des transactions mondiales, *Greenwich Village* et ses maisons d'allure européenne et tranchant avec les gratte-ciels voisins, La Cour Suprême des États-Unis, le *World Trade Center* fier et représentant l'Amérique triomphante avant l'attentat meurtrier du 11 septembre 2001...

Manqueront cette fois encore Harlem et les *Cloisters*. Il faudra y revenir car de toute façon, c'est une redécouverte à chaque fois. Chaque lieu a son histoire, ses charmes, ses horreurs aussi...

Chaque lieu mériterait amplement un développement spécifique, mais mon texte risquerait de ressembler à une brochure d'agence de voyage et de cela, il n'en est pas question !

Observer la population bigarrée, cosmopolite, ces masses de gens qui se croisent, sans se parler, pressés allant vers un but inconnu de nous et peut-être d'eux-mêmes, la misère côtoyant l'opulence, la splendeur des buildings riches et le côté sordide de quelques bâtisses dégradées, la saleté et la propreté voulue par une nouvelle municipalité... Ville de contraste, de démesure, de folie, de fureur, de violence et aussi de sérénité et de beauté dans quelques lieux privilégiés...

Ce ne sera qu'un « au revoir », la visite est loin d'être terminée !

Un périple américain. *Récit*

Côte Ouest des États-Unis

juillet 1991

[Retour à la table des matières](#)

Cette fois, nous partons pour de véritables vacances, totalement en dehors des laboratoires pharmaceutiques et des congrès médicaux. Avec une agence de voyage, nous avons organisé et retenu un séjour qui va nous permettre d'explorer la côte ouest des États-Unis.

Le groupe constitué comporte une vingtaine de personnes, j'estime que c'est un maximum et l'expérience nous montrera que c'est un bon choix. Il est sûr que nous avons la chance d'avoir un groupe assez homogène, de ce fait des « *compagnons de voyage très convenables* » comme diraient les Anglais... Bien sûr comme dans tout groupe, au début du moins, quelques personnalités en quête de « pouvoir » (bien illusoire) tentent de s'imposer, d'imposer leurs vues et leurs choix, mais très rapidement, notre guide particulièrement compétent, très doué pour nous bercer de récits passionnants, prend insensiblement la tête du groupe et tout rentre dans l'ordre.

Du fait de ma profession et de mon activité, je connais bien ce phénomène groupal. Toute organisation humaine est hiérarchisée. Elle est en quête de pouvoir et de sécurité. Le fait de chercher un chef, un leader – disent les « *marketteurs* » et les politiciens – trouve son origine dans nos peurs archaïques, ancestrales, surtout dans nos sociétés patriarcales. Le « père » symbolique étant trouvé, le groupe peut fonctionner, quitte à aboutir à une révolte des « rejets » et une recherche des limites totalement nécessaire à l'épanouissement de chacun, permettant une individuation à l'intérieur du groupe qui demeure cohérent ou explose...

En vacances, le phénomène existe aussi et selon les circonstances, peut démolir totalement ou ponctuer la vie d'un groupe. Il trouve son

expression maximum sur un bateau de plaisance (non de croisière où tout est organisé par un équipage et un personnel nombreux et efficace). Dans ce cas, il est préférable de bien s'entendre dès le début et avant le départ, et même dans cette perspective, « tout » peut arriver dans cet espace clos... Dans un car, les risques sont moins grands, du fait des arrêts, des découvertes, de la personnalité du guide, et d'être sur la terre ferme.

En fait de groupes, j'avais depuis bien longtemps une pratique quotidienne des thérapies de groupe. Les enjeux n'étant pas les mêmes, je ne m'étendrai pas à ce sujet ici.

Revenons plutôt à notre séjour sur la côte ouest des États-Unis. Il s'étale sur 15 jours dont 13 nuits. Nous nous envolons bien évidemment de Paris pour Los Angeles. Le trajet est assez long, il dure environ 13 heures. Nous sommes en avance de 9 heures par rapport à notre lieu d'arrivée. Le transfert vers l'hôtel *Travel lodge Inn* d'Anaheim situé dans la banlieue de Los Angeles est vite effectué. Comme dans tous les hôtels américains, les chambres sont très spacieuses et le confort irréprochable. Anaheim se situe dans le comté d'Orange en Californie, et a l'avantage d'être à proximité de tous les grands parcs d'attraction de cet état.

Une nuit de repos est la bienvenue après ce long vol et un décalage horaire conséquent. Le lendemain, visite des studios *Universal*, à Hollywood, nous sommes au cœur du cinéma américain et nous allons vivre par le biais d'attractions des moments haletants se référant à des grands films, *Psychose*, *Le pont de la rivière Kwai*, *Les dents de la mer*, *Autant en emporte le vent*... Il vaut mieux avoir « le cœur bien accroché » et n'avoir aucune pathologie cardiaque pour certaines attractions... *Universal* est une des cinq grandes firmes du cinéma avec la *MGM*, *Columbia*, *Warner Brothers* et *Paramount*. Nous déjeunons aux studios.

Dans ces lieux magiques, nous retrouvons tous notre âme d'enfant émerveillé et il n'est pas question de « boudier » notre plaisir !

Plusieurs heures après et un déjeuner rapide, nous filons vers Hollywood, le *Grauman's Chinese Theatre* et son trottoir ornés des

empreintes – de mains et de chaussures – étoilées des stars d’Hollywood passées et actuelles... Il y en a près de 200. En 2013, ce lieu magique a été racheté par la compagnie d’électronique chinoise TCL et rebaptisé *TCL Chinese Theatre*.

Quand on aime le cinéma américain des années 50, cela ressemble à un pèlerinage. C’est un peu mon cas. Nous apercevons quelques villas de milliardaires dans la traversée de Beverly Hills et les belles plages voisines de Santa Monica, Venice, Marina del Rey...

Un programme assez chargé nous attend le lendemain, il est temps de prendre un peu de repos. Notre guide est remarquable et très cultivé, nous le constatons à chaque visite nouvelle.

Les grands espaces sont devant nous, nous allons traverser les régions désertiques qui nous conduisent de la riante Californie à l’Arizona aride et chaud. Le car est naturellement climatisé. Notre guide a emmené avec lui sa nièce, une adorable fillette d’une dizaine d’années, espiègle, mais bien élevée qui fait rire tout le monde par ses pirouettes.

La route est longue et en cours d’après-midi, arrivée à Scottsdale, banlieue résidentielle de la ville de Phoenix, capitale de l’Arizona, en plein désert de Sonora.

Au cours du long voyage, halte dans une sorte de buvette, grand hangar planté en plein désert qui me rappelle le baraquement du célèbre film de Percy Adlon, *Bagdad Café* sorti en 1984. Ne maniant pas à cette époque avec autant d’aisance qu’aujourd’hui la langue de Shakespeare, je demande de façon trop académique de quoi boire à une espèce de zombie grognant plus que parlant. Ma demande a dû être trop longuement exprimée, il me plante là et passe au suivant. J’ai compris et au lieu de parler, je brandis quelques dollars et désigne du doigt ce que je souhaite. Il me sert alors *illico* sans discuter et me rend la monnaie !

Vive la civilisation, nous approchons de territoires où peu d’êtres humains vivent et je repense aux BD de Lucky Luke et de Jerry Spring...

La chaleur commence à être écrasante dès que nous sortons du car. Phoenix est une grande ville très étendue, qui compte à cette époque

1 300 000 habitants environ, Scottsdale près de 200 000 âmes. Phoenix ne présente pas un intérêt majeur, mais Los Angeles non plus. C'est une ville tentaculaire où l'on ne peut se déplacer qu'en voiture. Les grands espaces qui nous attendent sont tellement plus exaltants et symbolisent le Far West.

Le soir même, nous dînons à Rawhide, pur produit pour touristes avec reconstitution d'un village et de duels au colt... Le tout est tout de même assez « bidon », bon pour le gogo comme les *fantasias* prévues par les *tour-operators* dans la visite éclair des villes impériales du Maroc ! Mais nous jouons le jeu et faisons mine de nous extasier... En revanche nous goûtons aux steaks géants accompagnés de maïs et de patates douces qui nous plongent dans l'ambiance western.

Au 4^e jour, nous pénétrons en territoire indien. Mais les Indiens d'aujourd'hui n'ont strictement rien à voir avec leurs ancêtres persécutés, massacrés ou relégués dans des réserves. Ils sont devenus des hommes d'affaires efficaces, compétents et habiles. Certains se servent de leur passé pour vendre en tenue « folklorique » leurs productions dont beaucoup de bijoux à base de turquoises et de la maroquinerie...

Il est particulièrement difficile voire impossible pour nous de différencier les diverses tribus, il m'a semblé que les plus habiles commercialement étaient les Navajos...

Notre guide nous raconte avec beaucoup de talent les tribulations des Hopis, considérés comme les plus pacifiques et présents depuis 2000 ans, des Apaches, des Navajos, des Yaquis. Des noms de chefs célèbres nous rappellent des souvenirs d'enfance, Cochise, Geronimo... On dénombre plus de vingt tribus indiennes dans le seul état de l'Arizona. Dans le Nevada, on compte trois tribus indiennes réparties dans des réserves.

Le *Far West* mythique de nos BD est devenu plus ou moins réalité, mais notre arrivée dans leurs territoires ancestraux est organisée, factice et commerciale, comme cela se passe dans la plupart des visites prévues par les agences de tourisme de la planète qui vendent « d'authentiques soirées folkloriques » biens « *markettées* » que ce soit en Egypte, Maroc, Tunisie ou encore en Grèce, en Crète... Il suffit de le savoir et de ne pas croire qu'on est au cœur de la culture ancestrale véritable.

Poursuite de la visite avec ce qui reste des habitations troglodytes de *Montezuma Castle*. Nous faisons route à travers les gorges d'*Oak Creek Canyon* avant de faire une pause-déjeuner à Flagstaff surtout réputé pour le *Walnut Canyon National Monument* et le *Wupatki National Monument*. Son principal atout est de se situer non loin du célèbre Grand Canyon du Colorado et des réserves indiennes.

Le Grand canyon qui est une des 7 merveilles du monde vaut le détour. Nous y parvenons à travers une forêt. Le versant sud nous éblouit littéralement. Nous le survolerons le lendemain dans un petit avion. Des amis et mon ancien patron à l'hôpital de Clermont-de-l'Oise, Jean-Charles Madre m'avaient depuis longtemps vivement encouragé à ne pas manquer cette « excursion » soit en hélicoptère soit en avion de tourisme.

On nous conduit vers ce type d'appareil pouvant contenir environ huit passagers, un pilote et un copilote. La descente au bas du canyon est impressionnante d'autant que les pilotes, frôlent les parois du défilé et exécutent quelques cabrioles qui font vomir un puis deux passagers... bientôt c'est une moitié de rangée qui vomit tripes et boyaux dans des sacs en papier aimablement fournis par les organisateurs qui connaissent bien les manies des pilotes jouant à nous faire peur ! Le spectacle est grandiose, mais lorsque nous atterrissons, nos jambes sont en coton, tant l'émotion nous a saisis. Certains ont encore le courage d'aller voir un film prévu pour l'excursion dans lequel sont filmées de périlleuses acrobaties le long du défilé... Pour notre part, cela suffit et l'on nous remet des « brevets de courage »... La nièce de notre guide ne semble pas du tout affectée par la descente au fond du canyon et file visionner le fameux film tandis que nous prenons l'air et retrouvons nos esprits.

Le lendemain, en route pour le pays navajo en traversant le *Painted Desert*, nous déjeunons dans la ville indienne de Kayenta au *Hampton Inn* et enfin apparaît le majestueux *Monument Valley* qui a servi de décor impressionnant dans de si nombreux westerns et dont chacun connaît la « silhouette ». Je dois avouer que l'effet escompté est garanti...

Nous sommes tous des enfants dans ces cas-là et c'est heureux ! Le *Painted Desert* est une authentique œuvre picturale, le soleil jouant

avec les différentes roches qui le composent et offre une palette de couleurs splendide et en mouvement.

Dans le désert de l'Arizona peu de vie, mais y poussent de gigantesques cactus appelés localement les *saguaros*, le plus haut du monde atteint près de 14 mètres de hauteur et 3 mètres de diamètre. Il aurait été partiellement dégradé par un incendie lors de l'été 2005... Ils sont devenus une espèce protégée.

Le car nous conduit vers notre étape du soir au somptueux *Lac Powell*. Là, un jacuzzi géant nous attend dans lequel nous barbotons avec un plaisir évident au milieu d'un décor exceptionnel. Un vin d'honneur nous est offert et nous nous esclaffons car on nous sert avec beaucoup de pompe et de sérieux du Chablis dans des verres en plastique, les bouteilles portant quant à elles une inscription incroyable « *Véritable Chablis. Se méfier des contrefaçons françaises* » !

Ah, ces Américains ! Ils ne doutent de rien et surtout pas d'eux-mêmes ! Nous commençons à ne pas nous offusquer de leur prétention à vouloir être les plus grands, les plus forts, les plus performants, les premiers en tout dans une arrogance puérile et souvent ridicule voire grotesque. Tant que l'on considère l'aspect infantile, cela peut encore passer, mais quand on sent qu'ils croient à leurs prétentions, vous regardent avec commisération et s'en servent quotidiennement dans les relations humaines, cela devient lassant, irritant pour rester poli !

Pour l'heure, place à l'émerveillement de ce site unique au monde et que défend bec et ongles notamment l'acteur Robert Redford.

Le lendemain, journée chargée avec la visite complète du gigantesque et somptueux *Lac Powell*, puis le *National Park* de *Bryce Canyon*, dans le sud de l'Utah qui nous laisse sans voix. L'érosion liée aux intempéries a creusé une véritable forêt de pierre d'une immense beauté. Un amphithéâtre naturel gigantesque s'offre à nos regards et renforce notre admiration devant le travail de l'érosion qui a si finement ciselé ces roches rougeâtres. Selon les heures du jour, les couleurs avivées par le soleil prennent des teintes différentes. Aucune photographie, aucun film ne peuvent vraiment rendre compte de ce que contemplent nos yeux émerveillés. C'est l'un des moments forts de ce périple.

Retour au car et traversée de l'Utah pour nous rendre à Las Vegas. Ville de démesure, de clinquant, de paillettes mythique mais très décevante le jour, totalement illuminée et artificielle la nuit. Elle ne vit qu'au soir tombé avec ses hôtels de luxe qui se livrent à une concurrence acharnée dans l'extravagance, la démesure et les prestations offertes au touriste, avec ses casinos, avec ses machines à sous prises d'assaut par des joueurs compulsifs dont certains, manifestement insuffisants respiratoires, triment leur bouteille à oxygène sur roulettes et gardent leur masque pendant qu'ils jouent frénétiquement et fort longtemps sans pouvoir se détacher des machines avaleuses de monnaie... Celles-ci voient rapidement leur « intérêt » tarir, après quelques tentatives du moins pour quelqu'un comme moi, qui ne suis pas joueur de hasard. Le *jack pot* est rarement atteint et des « accros » passent d'une machine à une autre surveillant le remplissage à fonds perdus par les joueurs munis d'un 'seau à monnaie' qui les précèdent en espérant la manne miraculeuse coulant à flots.

Personnellement, je n'y ai pas trouvé un quelconque intérêt, d'autant que la nuit passée à l'*Aladdin*, un des hôtels casinos de la ville nous a passablement dégoûté tant l'hygiène était défailante et la nourriture exécration... Assez écœurant même ! Passons à autre chose !

Nous repartons le lendemain en car pour *Mammoth Lakes* en traversant le gigantesque désert du Nevada. Pause-déjeuner à *Furnace Creek Ranch*, véritable oasis située en plein cœur de la célèbre *Death Valley*, la *Vallée de la Mort* où la température monte à près de 55 - 56 degrés Celsius. Il est difficile de tenir plus de quelques secondes hors du car climatisé dans ce lieu et il est recommandé de ne pas y avoir d'ennuis mécaniques...

La promesse des lacs et du gigantesque parc national de *Yosemite* nous rafraîchissent aussitôt.

Au cours du séjour, nous nous lions « d'amitié » (dont on sait qu'elle sera momentanée et liée au séjour ou à quelques rencontres futures, mais sans lendemain véritable) avec deux familles, une enseignante de Lyon et son fils accompagnés d'une parente et une mère avec son grand

fil, tous deux originaires de la région parisienne. Ils sont fort sympathiques et nous partageons fous rires, anecdotes, discussions, trajets en car, visites et repas.

Le *Tioga Pass* est un col de montagne dans la Sierra Nevada. Après la chaleur insupportable de la *Death Valley*, nous traversons ce col qui surplombe une vallée glaciaire pour déboucher sur l'entrée tout à fait spectaculaire du *Yosemite Park*.

Ecrire que ce parc est splendide, exceptionnel est sûrement une banalité, mais c'est aussi une évidence. Il n'en demeure pas moins que nous sommes totalement époustoufflés en abordant les séquoias géants et millénaires de *Mariposa Grove*. Certains ont même un nom, *le général Grant, le général Sherman, le président...*

Le site Internet <https://www.monumentaltrees.com/fr/arbres/sequoiageant/californie/> précise :

« (...) Dans le bosquet de Mariposa se trouve un arbre très célèbre: l'arbre-tunnel de Wawona. En 1881 un tunnel fut creusé dans l'arbre, à travers lequel les visiteurs pouvaient rouler en carrosse et, plus tard, en voiture. C'est apparemment quelque chose qui frappe l'imagination: presque toujours ce fait est un des premiers détails intéressants qu'on mentionne sur les séquoias. Ce que l'on sait moins souvent, c'est que l'arbre n'a pas survécu à cette intervention: en 1969 il mourait à l'âge de 2100 ans à cause de la construction du tunnel. L'arbre fut abattu et on décida de ne pas creuser un nouveau tunnel dans un arbre, donc des photos comme celle de gauche sont révolues pour toujours ».

Et c'est tant mieux, l'homme est décidément une sale créature capable du meilleur comme du pire...

Yosemite Park abrite de nombreuses chutes d'eau dont le célèbre *Voile de la Mariée* haute de 189 mètres, mais elle est loin d'être parmi les plus impressionnantes au monde, n'étant classée que 431^e. Parmi les

plus impressionnantes, je citerai celles d'*Iguazu* en Argentine, du *Niagara* surtout versant canadien, la plus haute étant la Salto Angel au Venezuela qui atteint 979 mètres !

Mais les « *États-Uniens* » étant toujours très fiers et très chauvins cultivant les « *the best, the greatest in the world* » dans tous les domaines s'en contentent...

Nous « croisons » de mignons petits écureuils gris manifestement habitués aux visites des touristes et quémendant quelque nourriture. Je pense aussitôt à l'adorable écureuil roux Spip, héros des aventures de *Spirou et Fantasio*...

À présent, nous poursuivons notre route vers Merced, siège du comté du même nom, en Californie. Nuit et repas à l'hôtel *Travelodge Merced Yosemite*.

La journée du lendemain sera longue. En route pour un des bijoux de ce voyage, San Francisco, autre ville mythique.

Ce type de voyage est assez fatiguant, il est préférable de le réaliser lorsqu'on est en bonne santé et encore jeune pour profiter pleinement de toutes les visites. Notre guide nous raconte toujours des histoires passionnantes. Les plus âgés somnoient dans le car, mais peuvent-ils faire autrement ?

San Francisco est un bout d'Europe avec ses maisons victoriennes, son mode de vie, sa taille, nous changeons totalement d'horizon. J'aime cette ville du moins une grande partie de cette cité à taille humaine. Certes, pour certains aspects, on y côtoie aussi la violence comme dans beaucoup d'endroits aux États-Unis, mais si l'on se tient loin des quartiers chauds, aucun incident n'est à déplorer. Selon moi, il vaut mieux éviter *Castro Street*, le quartier gay des *bikers*, sortes de monstres, ventripotents, barbus, chevelus, vêtus de cuir clouté et couverts de chaînes, chevauchant des motos pétaradantes et qui peuvent devenir agressifs car ils se déplacent en quasi meutes si on vient les ennuyer... Mais il est difficile de connaître leur seuil de tolérance car un simple regard peut être considéré comme une provocation.

San Francisco me fait toujours penser à *Vertigo*, le fabuleux et génial film d'Alfred Hitchcock qui est une sorte d'hymne à la ville, tant on peut quasiment la visiter grâce à sa caméra, outre l'intrigue passionnante qui s'y déroule. Je m'attends à voir apparaître au coin

d'une rue Kim Novak, James Stewart et Alfred Hitchcock *himself* dans divers quartiers de la ville.

Comme nous allons y séjourner trois jours pleins, nous allons pouvoir prendre le pouls de cette très belle cité.

C'est ainsi que nous allons flâner dans *Union Square* qui regorge de magasins de luxe et constitue le centre névralgique de la ville. Nous admirons les rues aux pentes et aux méandres impressionnants de *Lombard Street*, le fameux Tramway dont s'est inspiré Tennessee Williams, on imagine facilement Steve McQueen dans *Bullitt* (film sorti en salle en 1968) et les poursuites mémorables dans les rues de *Frisco* comme l'appellent familièrement les résidents. C'est une ville chargée de mémoire cinématographique.

Tant de films y ont été tournés, car la ville à elle seule est un personnage, je citerai notamment *La Dame de Shanghai* d'Orson Welles, *Les Passagers de la nuit* avec Humphrey Bogart et Lauren Bacall, *Le Prisonnier d'Alcatraz* de John Frankenheimer, *Prends l'oseille et tire-toi* de Woody Allen, *Conversation secrète* de Francis Ford Coppola, *Basic Instinct* avec Michaël Douglas et Sharon Stone...

Des nourritures terrestres concrètes et délicieuses nous attendent dans le plus grand et le plus célèbre restaurant chinois de *Frisco*, *Empress of China* qui, à mon grand étonnement vu son immense succès, vient de fermer ses portes en 2014 après 48 années de gloire. Notre guide, décidément très cultivé et gourmet nous y a conduits et nous a guidés dans le choix des dégustations. Il a longtemps vécu en Asie et connaît par cœur les cuisines chinoises de diverses régions, vietnamienne et thaï... Ce restaurant gigantesque est décoré de façon très kitsch. Il peut accueillir jusqu'à 500 convives. Mais les propriétaires ont su aménager des espaces conviviaux qui font oublier le gigantisme des lieux. Sur les tables, des plateaux tournants chargés de plats de diverses régions de Chine nous sont proposés et nous régalent, du moins pour ceux qui aiment la cuisine asiatique. C'est une réussite, bravo, le guide !

Nous flânon dans *Colombus Avenue*, remarquable par son gratte-ciel en forme de pyramide étroite et pointue, nous allons admirer le fameux *Golden Gate Bridge*, les « marchés de l'Art » dont nous avons un petit échantillon à Lyon tous les dimanches depuis 1983. On y trouve quelques œuvres intéressantes dont de nombreuses inspirées par le style

d'Andy Warhol... et les inévitables croûtes de quelques « créateurs » aux prétentions artistiques...

Les Maisons Victoriennes sont superbes et nous plongent momentanément en Europe. Ces sept « *painted ladies* » du style *Queen Ann* situées sur *Alamo Square* sont très belles et constituent une rupture nette avec l'environnement. Ce sont très certainement les plus esthétiques, mais on peut en voir ailleurs dans la ville, à *Haight Asbury*, *Russian Hill* quartier résidentiel qui nous mène vers *Lombard Street* et *Castro Street*...

Le *Fisherman Wharf* et surtout le *Pier 39* est un des clous de la visite avec ses nombreux restaurants de poissons et crustacés (ses crabes sont une des spécialités les plus réputées ; il est simplement regrettable que le vin blanc servi avec les plats le soit dans des verres jetables !) en front de mer, ses musées, le centre commercial de *Cannery*, le musée de cire...

Nous prenons le bateau pour faire un tour de la baie de San Francisco, admirer de plus près le *Golden Gate Bridge* et plus loin le « Rocher », l'îlot sur lequel a été construit l'ancien pénitencier d'*Alcatraz*.

Cette visite a fait soudainement ressurgir un vieux souvenir ; alors que j'étais âgé de 4 ans en 1951, mes parents profitant de leur séjour à Marseille, avaient voulu visiter le château d'If. Nous avons pris le *ferry* pour nous rendre à la forteresse, visiter les cellules dont celle de l'abbé Faria ! Les gardiens se servaient du chef d'œuvre d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, pour vendre la visite et raconter des « craques » aux touristes crédules !

Alcatraz est sinistre, sordide et vide et l'on peut difficilement imaginer comment des détenus ont pu vivre en ces murs dont il était bien périlleux de tenter de s'évader. Al Capone y est mort. Ce pénitencier, avant sa fermeture définitive en 1963 avait « hébergé » de fort dangereux criminels et était considéré comme la prison de haute sécurité la plus sûre des États-Unis. Il est devenu une réserve naturelle, véritable sanctuaire pour plusieurs espèces d'oiseaux, cormorans, pélicans, aigrettes, goélands... La visite est assez décevante car les organisateurs n'y voient qu'une façon de récolter de l'argent, sans recréer l'ambiance qui devait y régner...

Il y a beaucoup mieux à faire et la visite de la mission espagnole Dolorès vaut le détour. A nouveau, l'impact de *Vertigo* (film d'Alfred Hitchcock adapté du roman de Boileau-Narcejac, *D'entre les morts*, Denoël, 1954) est présent, puisqu'il est le cadre du cœur et de la fin de l'œuvre avec la chute mortelle de Lucie (Judy dans la version originale) la fausse Madeleine (Kim Novak) et l'impuissance de Scotty (James Stewart), le policier *acrophobe* (sujet au vertige)...

Visite de Sausalito, véritable ville flottante, refuge des hippies de la région qui vivaient sur ces *house-boats* dont certains sont de véritables œuvres d'art...

Le lendemain, en route pour Monterey, la patrie de John Steinbeck. Ce n'est pas sans émotion que je vais visiter ce lieu où la mémoire de Steinbeck est présente. Il est et demeure un de auteurs favoris avec Nikos Kazantzaki (et non Kazantzakis comme l'écrivent les seuls anglo-saxons alors que la volonté de 'écrivain était d'orthographe son nom sans ce « s » final) et Alexandre Dumas...

Un buste en bronze de John Steinbeck est en bonne place à Monterey et c'est heureux que le pays puisse honorer un de ses fils qui a si admirablement écrit sur sa région natale.

Après ce quasi pèlerinage pour moi du moins sur les terres d'un de mes auteurs favoris, retour au car pour aller visiter Carmel, une très charmante petite ville d'une propreté rare et appréciable, réputée pour son activité artistique, dirigée fermement il y a encore peu par l'acteur et maire Clint Eastwood. Nous déjeunons dans un des petits restaurants de la ville.

Le site Internet
<http://www.lostintheusa.fr/planifier/poi/27085/carmel-by-the-sea-californie-guide-visite/>précise à juste titre :

« [...] *Carmel-by-the-Sea* (littéralement « Carmel-sur-mer » et souvent raccourcie en simple « Carmel », du nom de l'ancienne mission espagnole) est l'une des célèbres haltes de la Route 1 qui longe la côte de Californie et le Pacifique. Elle est connue pour plusieurs choses : ses réserves naturelles, dans la baie de Monterey, son (ancien) célèbre maire, l'acteur-réalisateur Clint Eastwood (1986-1988, un Républicain

socialement libéral au bilan assez mitigé) et toute une pléiade de spécificités et de lois plus insolites les unes que les autres : ici les chiens sont plus que les bienvenus (dans la plupart des établissements) mais pas de feux de circulation ni de parcmètres ou d'éclairage public (pollution visuelle, sauf dans Ocean avenue), interdiction de couper les arbres et de porter des talons aiguille sans « permis » (trop d'accidents dans les pavés) ou de vendre ou manger de la glace dans les rues, pas de restaurants de chaîne... Il n'y a même pas de numéros aux maisons : les habitants vont chercher leur courrier à la poste [...] »

Après cette pause, nous longeons le fameux *17 Miles Drive* le long du Pacifique et ses réserves protégées d'oiseaux, d'otaries et de lions de mer.

Lorsque le vent souffle, le Pacifique a des fureurs comparables à celle de l'Atlantique que je connais bien.

Sur la route se dresse un promontoire avec tout au bout le fameux *Lone Cypress*, cet arbre mythique sous lequel Kim Novak et James Stewart échangent un baiser passionné dans le célèbre *Vertigo*.

Retour à Los Angeles annoncé. Mais avant cela, visite du *Hearst Castle* à Saint Simeon. Propriété gigantesque appartenant au milliardaire excentrique William Randolph Hearst qui fut un magnat de la presse. Accumulation de meubles, bibelots en provenance d'Europe, cette propriété « démentielle » a été conçue par l'architecte Julia Morgan qui a consacré une bonne partie de sa vie – entre 1919 et 1945 – à la construction de cet ensemble terriblement m'as-tu-vu et prétentieux... Il y a bien évidemment quelques beaux objets, mais tout « baigne » dans l'excès, le désir manifeste d'en « mettre plein la vue » au visiteur dans la démesure la plus totale. Le domaine comporte 51 hectares de jardin, 165 pièces – selon les sources leur nombre varie selon que l'on dénombre les pièces ou les chambres des différents corps de bâtiment, *Casa Grande*, *Casa del Sol*, *Casa del Mar*, *Casa del Monte* –, 61 salles de bain, plusieurs piscines dont une intérieure, un immense salon, une bibliothèque monumentale, une salle de projection cinématographique, un zoo, plusieurs courts de tennis, un aérodrome...

William Hearst avait des rapports étroits et privilégiés avec des stars dont [Charlie Chaplin](#), [Cary Grant](#), [Clark Gable](#), [Gary Cooper](#), [Charles Lindbergh](#), [Joan Crawford](#), mais aussi [Winston Churchill](#)...

Après cette visite mémorable, déjeuner à Saint Simeon et retour à Los Angeles.

Nous achevons le périple par une visite à *Dysneyland* qui ne réjouit pas que les enfants, je peux l'assurer et il ne s'agit pas de bouder son plaisir, mais de jouer le jeu. Les attractions sont nombreuses, tout est fait pour que les boutiques de produits dérivés et de nourriture soient prises d'assaut. On nous appose un tampon indélébile sur le poignet qui sert à visiter le parc d'attraction de façon illimitée pendant 24 heures. La nièce de notre guide nous entraînera d'ailleurs en nocturne pour refaire un tour avant le départ et la fin du voyage.

Le lendemain long vol de retour vers Paris.

Un périple américain. *Récit*
Côte Est des USA
juillet 1992

13 juillet – 2 août

[Retour à la table des matières](#)

Pour ce nouveau séjour aux États-Unis, Agnès et moi avons choisi d'organiser notre voyage nous-mêmes avec le concours de *Nouvelles Frontières*. Nos amis de l'époque, les S, nous accompagnent. Nous avons déjà eu plusieurs occasions de voyager agréablement avec eux. Cependant en cours de séjour, nous aurons l'occasion de déplorer des dissensions dans le couple sans que le déroulement en soit affecté sérieusement, fort heureusement pour tous. JC est un garçon agréable, convivial et doté d'une qualité certaine pour prévoir sorties et adresses de lieux à visiter... Je n'ai pas les mêmes dispositions amicales envers C, son épouse devenue au fil des années irascible, méfiante, soupçonneuse sans raison vis-à-vis de son mari au point de délirer quelque peu quant à son attitude jugée séductrice et même racoleuse... Ce qui ne peut que « plomber » une atmosphère pourtant détendue. La situation s'aggravera lentement au fil du temps.

Nous changeons de destination pour explorer la côte Est depuis New York jusqu'à la Floride, en passant par la Louisiane, le Mississippi, l'Alabama...

Je rêvais de visiter la Louisiane depuis longtemps et des noms de ville résonnaient dans ma tête depuis mes lectures de Lucky Luke, Bâton-Rouge, New Orleans, La Fayette, Jefferson, les Bayous ainsi que les fameux bateaux naviguant sur le Mississippi, les champs de coton, les plantations du Sud... Nous avons prévu la location d'un *Chrysler Voyager* automatique dès notre atterrissage en Louisiane.

Mais auparavant, du 13 au 15 juillet, nous allons rendre visite à ma famille, oncle Joseph (un des frères de mon père) et tante Perla qui ont quitté le Maroc il y a bien longtemps et vivent à Alexandria en Virginie, non loin de Washington. Nous retrouverons les S à New York où nous devons passer environ une semaine avant le périple organisé.

Je m'attends à une visite émouvante, d'autant que je n'ai pas revu mon oncle et ma tante depuis de nombreuses années. Oncle Joseph est atteint d'une dégénérescence maculaire de la rétine et doit compter sur l'aide de sa femme pour de nombreux actes de la vie quotidienne, ce qui le rend parfois irritable et grognon, voire dépressif.

Son caractère s'est aigri, il est toujours aussi péremptoire, sans nuances dans ses jugements et également intrusif par rapport à ma vie personnelle, mais je ne suis pas là pour ressasser le passé et ses dérapages avec mon père autrefois.

Il est bien entendu averti de notre visite et nous attend au bas de son immeuble Duke Street à Alexandria. Lorsqu'il me reconnaît en dépit de son grave problème visuel, l'émotion nous saisit tous les deux, car nous pensons alors à mon père disparu en 1977, son frère plus âgé de neuf années qui a toujours été un modèle et une référence d'honnêteté et de sagesse pour toute la famille.

Ma tante Perla nous attend dans son appartement, elle a vieilli bien sûr, mais conserve sa bonne humeur et sa vivacité. Ils tiennent tous deux à nous garder et nous donnent leur propre chambre pour deux nuits. C'est un moment complexe pour moi car je suis porteur d'une cassette enregistrée porteuse d'un message de ma mère à Joseph qui fut à la fois son oncle maternel et son compagnon de jeux (cinq ou six ans les séparent) et à Perla, sa belle-sœur.

Nous passerons deux jours chez eux, le temps de revoir leur fille, ma cousine Ruth pour un *breakfast* virant au *brunch* – vu l'heure tardive – et quelques membres de la famille. Nous prenons quelques heures pour visiter Washington et ses nombreux musées dont la *Smithsonian Institution* et le musée de l'aéronautique *Smithsonian National Air and Space Museum*, le *Capitole*, la *Maison Blanche*, le *Memorial Lincoln et celui des Vétérans du Vietnam*. Je reviendrai à Washington plus tard dans d'autres circonstances.

Durant notre passage chez oncle Jo et Tante Perla (Perlette comme la nomme sa fille Ruth qu'un de mes amis du Maroc appelait *Ruth... à baga* – désopilant n'est-il pas ?–, j'ai pu avoir au téléphone leur fils – mon cousin Daniel qui vit à Toronto depuis la fin des années soixante –, mais le temps nous était trop compté pour nous revoir, ce sera pour plus tard lors d'un congrès mondial de psychiatrie dans cette autre grande cité.

Après cette visite éprouvante par certains aspects mais aussi émouvante, nous repartons en train pour New York où nous retrouvons nos amis S dans l'hôtel retenu depuis la France. Washington ne m'a pas vraiment plu, mais la brièveté de notre séjour ne nous a pas permis de visiter les beaux quartiers de *Georgetown...* Les trains américains de l'Amtrak sont très confortables, mais bien lents et nous mettons cinq heures à l'aller et autant au retour pour relier New York à Washington...

Nous avons choisi un hôtel de catégorie standard non loin de *Grand Central*, la gare principale de la ville qui me rappelle plusieurs séquences tournées par Alfred Hitchcock dont celles de *La mort aux trousses*, en anglais *North by Northwest*.

JC et moi compulsions de nombreux guides, le plus « opérationnel » étant le *Guide du routard* pour organiser un agréable séjour dans les lieux les plus intéressants de *Big Apple*.

Nous dînons au restaurant cubain *El Bayamo*, à Broadway : bon et fort agréable. C'est une bonne entrée en matière pour ce nouveau séjour new yorkais. Encore un bon restaurant qui a fermé ses portes depuis ! *El Bayamo* existe à Paris dans le XVII^e arrondissement et propose une cuisine mexicaine et cubaine.

Au hasard de nos visites dans New York, nous changeons de décor et de dégustation. C'est ainsi que le lendemain soir, nous optons pour un restaurant italien *Cucina di pesce* dans *Lower East Side*. Ayant avalé un solide breakfast, nous nous contentons de grignoter à l'heure du déjeuner, alternant visites et pauses. Il faut rapidement admettre que les prix des commerces sont majorés par des taxes et qu'un pourboire est quasi obligatoire dans les cafés et restaurants, habitude que nous avons totalement perdue en France depuis bien longtemps...

Nous explorons en flânant *Greenwich Village*, *Little Italy*, la 42^e Rue, Broadway, la 5^e Avenue et ses magasins luxueux, le monumental *World Trade Center* qui n'a pas encore subi les attaques terroristes meurtrières du 11 septembre 2001. En fait pour le moment, nous nous concentrons sur Manhattan.

Dans une cité aussi gigantesque et où chacun court il est encore plus agréable de prendre son temps. Les trajets en taxis ne sont pas bien coûteux et semblent bien plus pratiques que le métro réputé mal famé et même risqué dans certains lieux de la ville.

Le lendemain, nous avons une envie de crustacés et nous nous rendons au *Southstreet Seaport* pour déguster du homard au restaurant *Fulton Market*. Si le homard est excellent et à un tarif moins élevé que chez nous, en revanche pourquoi les Américains ont-ils la détestable habitude de nous faire boire presque partout du vin dans des gobelets jetables ? *Fulton Market* a déménagé en quittant *Fulton Street* et se trouve dans le Bronx depuis 2005.

Le soir, JC nous a choisi une escapade dans une boîte de jazz le *Fat Tuesday*, à l'angle de la Troisième Avenue et de la 17^e Rue de Manhattan, dans *Greenwich Village*. Ce bar spécialisé dans le jazz a également fermé ses portes, mais je ne parviens pas à savoir quand ? Décidément mon récit a de plus en plus des allures de pèlerinage impossible en des lieux disparus...

Une visite complète de *Little Italy* s'impose d'autant que JC y tient du fait de ses origines maternelles. Il a retenu une table pour le dîner dans un excellent restaurant, *Le Firenze* (Florence) 2^e Avenue à Manhattan. Le décor est feutré, le service, les pâtes *alla Nonna* et le *tiramisù* excellents.

Le lendemain, lever tôt, nous allons assister à une messe à Harlem. « On » nous a déconseillé d'y aller en métro, nous avons pris un bus qui nous y a conduits sans encombre.

Quelques années plus tôt, alors que nous passions dans Harlem en taxi, le chauffeur, particulièrement inquiet avait bloqué les portières et nous avait « interdit » de toucher aux vitres du véhicule hermétiquement fermées, fonçant dans Harlem alors que tout semblait

calme, mais il est vrai que de nombreux immeubles étaient délabrés, squattés, et dégradés...

Cette fois, le maire de New York semble avoir assaini une partie du quartier... Aux abords de l'église baptiste que nous avons choisie, *l'Abyssinian Baptist Church* – première église baptiste afro-américaine érigée en 1808 –, de splendides paroissiens élégamment vêtus, femmes, hommes, enfants pour célébrer la messe. Nous ne sommes que de rares blancs, mais personne ne nous regarde de travers, bien au contraire, nous sommes accueillis chaleureusement tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'édifice. Des femmes habillées en « nurses », chaussures blanches, jupe blanche, chemisier et coiffe blancs nous installent et la cérémonie va commencer dès que le révérend apparaît. Il est splendide dans ses vêtements sacerdotaux. Nous remarquons une chorale. Nous sentons que le « spectacle » – car c'est bien d'un spectacle qu'il s'agit, emprunt de foi, de bonne humeur, de joie même – va être beau.

L'office commence, des chants éclatent, joyeux, dansants, et se produit alors « quelque chose » d'inattendu dans nos lieux de culte habituels, le révérend et les fidèles chantent et dansent avec une joie et une ferveur profondes. A la fin de l'office, les « nurses » se déploient dans l'église munies de petits plateaux chargés de minuscules récipients – contenant du jus de raisin – et d'hosties. Les fidèles se tiennent la main, se congratulent, se disent « *God bless you* » (que Dieu vous bénisse). Nous suivons le mouvement et je dois reconnaître que nous avons ressenti une très vive émotion lors de cette communion collective, indépendamment des croyances ou de l'absence de croyances de chacun... Très beau moment. Le retour vers Manhattan se fait en bus avec tous ces Noirs magnifiques et heureux...

Nous flânon dans les magasins de luxe de la 5^e Avenue et allons dîner dans un restaurant chinois réputé pour son canard laqué, le *Peking Duck House*, 28 Mott Street dans Chinatown. Le restaurant est particulier, tout en long, étroit, l'accueil est assez froid voire glacial, mais la cuisine est excellente. Il est réputé dans New York, mais comme toujours, les avis sont partagés, certains le trouvant trop ceci ou trop cela... Il n'en demeure pas moins que j'y ai dégusté le meilleur canard laqué depuis que je fréquente les restaurants asiatiques.

Le lendemain, nous nous envolons pour la Louisiane. Après trois heures trente environ, atterrissage à New Orleans où nous attend le *Chrysler Voyager* que nous avons loué depuis Lyon. Des chambres ont été retenues depuis la France au *Clarion Inn* dans Canal Street. Cet établissement est fort correct, mais un peu « anonyme » et banal. Il comporte, comme bien des hôtels et résidences aux USA, des machines à laver le linge collectives en sous-sol, bien utiles lorsqu'on voyage. Il est fermé à l'heure actuelle et un nouvel hôtel, le *Clarion Grand Boutique* l'a remplacé Saint Charles Avenue.

Et maintenant, allons découvrir cette ville mythique, temple du jazz, du moins celui que j'aime, celui de Sidney Bechet, de Louis Armstrong...

Il existe un quartier français appelé le « Vieux Carré », les autochtones le prononcent avec un accent inimitable « *Viou Ca'é* » ; on y trouve un marché couvert proposant fruits, légumes, volailles, viandes, poissons, crustacés, dégustations diverses. Le français que l'on parle ici est celui des Acadiens, truffé d'anglicismes et de vieux français... La cuisine est composite et savoureuse pourvu qu'elle soit créole ou cajun On peut ainsi déguster des écrevisses à l'étouffée, du *gumbo*, du *jambalaya* (à base riz accompagnant écrevisses, porc, volaille...). Cuisine épicée et même très relevée d'origine française avec des apports africains, amérindiens, espagnols...

Il règne à *N'awlins* une ambiance festive, décontractée, bon enfant, mais on sent bien aussi « l'usine à touristes ». Nous sommes en basse saison et nous en profiterons bientôt en changeant d'hôtel.

L'histoire de la Louisiane est intéressante à plus d'un titre. Territoire lointain exploré par Cavelier de la Salle en 1682 qui donne à cette contrée s'étendant des Grands Lac jusqu'au Golfe du Mexique le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. Cette partie de la France connaît bien des vicissitudes, des découpages sordides, des changements d'occupants, jusqu'à sa vente en 1803 aux Américains par Napoléon devenu Empereur des Français.

Grâce à notre précieux *Guide du Routard* de l'année, nous repérons un restaurant cajun apparemment réputé, *Mulate's* Julia Street dans le

quartier d'affaires de la ville. Nous avons l'habitude des petits restaurants à l'ambiance feutrée, ici une grande salle peut accueillir une centaine de clients. Le mobilier est simple, les tables sont recouvertes de nappes à carreaux vichy rouges et blancs, le service est bon enfant, la cuisine savoureuse... Des clients de tous âges dansent au milieu du repas une sorte de bourrée auvergnate endiablée et essaient d'entraîner leurs voisins. Passé l'étonnement initial, le spectacle vaut la peine, tous ces gens semblent prendre un immense plaisir à apprécier l'atmosphère du lieu et le contenu des assiettes, écrevisses à l'étouffée, *jambalaya*, *gumbo*...

Le *O'Flaherty Irish Pub* dans le *Vieux Carré* où nous allons boire notre bourbon quotidien a été détruit par l'ouragan *Katrina*... Fort heureusement, nous avons pu apprécier en ces lieux magiques un quatuor irlandais qui nous a régales de belles et mélancoliques balades irlandaises à fendre l'âme... Deux chanteurs et deux instrumentistes, la chanteuse ayant la voix de Joan Baez jeune, une vraie merveille. Nous leur avons acheté leur récent CD intitulé *Last Waltz* qui nous est dédié...

Pour finir la soirée, quoi de plus agréable que d'aller écouter du jazz authentique New Orleans ? Pour cela, nous allons au temple de cette musique que nous aimons, le *Preservation Hall*. Vieille salle au décor inchangé depuis des lustres – épargné par *Katrina* en août 2005, mais l'établissement a dû fermer ses portes provisoirement pendant six mois jusqu'en avril 2006 – où pour une somme modique, on peut écouter les plus beaux standards de jazz. Seuls quelques bancs et chaises sont disponibles, la majorité des clients restant debout quasi religieusement, silencieux ou rythmant les solos de trompette, clarinette, batterie...

Un régal là aussi. Nous achetons quelques CD, mais il est vrai que rien ne remplace la musique en *live* !

Nous avons tous les quatre rêvé de la Louisiane, nous l'avons sans doute idéalisée, magnifiée à travers des récits de voyage, à travers les BD, la musique. La réalité est un peu décevante, mais nous essayons de « pimenter » le séjour à travers nos pérégrinations. Le fait de disposer d'une voiture confortable et d'aller où bon nous semble, à notre rythme,

au fond d'être bien plus libres que dans d'autres voyages, nous satisfait pleinement et atténué la déception ressentie... Il y avait une Louisiane idéale dans notre imaginaire, nous voyons la vraie Louisiane telle qu'elle est.

Nous allons essayer un restaurant cajun qui selon notre *Guide du Routard* est réputé, chez *Maspero* situé *Decatur Street* dans le *Vieux Carré*. La cuisine y est correcte, les plats copieux, la musique entraînante et de tonalité acceptable.

Auparavant, nous déambulons dans la célèbre *Bourbon (ou Bourbon) Street*. Une foule s'y presse en rangs serrés. On trouve de tout dans cette rue faite pour attirer le touriste, y compris le plus mauvais goût qui soit, dont d'horribles cravates roses figurant un pénis en érection, des officines (des bordels) dont les fenêtres ouvertes laissent voir des jambes mécaniques de femmes agitées de soubresauts mimant un orgasme improbable... C'est une sorte de Pigalle déchaîné et d'une vulgarité à pleurer... Mais comme toujours, il y a aussi une clientèle pour cela comme pour tout !

Il y a mieux à faire dans d'autres rues plus calmes et typiques de la Louisiane...

Les grands magasins dont le célèbre *Vans* dans *Peters Street* offrent de confortables vêtements pour tous les goûts et surtout les Américains ont l'intelligence de proposer des chemises dont on peut combiner le tour de cou et la longueur des bras, de même que les grandes marques de chaussures pour hommes au moins proposent plusieurs largeurs, outre les tailles proprement dites, toujours au nom du confort. Si seulement les Européens pouvaient en faire autant !

Nous utilisons beaucoup notre *Chrysler Voyager* et, alors que nous cherchons un jour à rejoindre un « patelin » de la région, nous sommes perdus, la carte ne nous renseigne pas vraiment et nous prenons une contre-allée. Aussitôt, sans que nous sachions d'où ils viennent, des policiers armés nous font signe de sortir du véhicule, d'écartier les jambes, de poser nos mains bien à plat sur le toit et de répondre à leurs questions. Dès qu'ils voient les cartes étalées, notre mine inquiète, ils éclatent de rire, s'aperçoivent qu'ils ont affaire à des *foreigners* et nous laissent repartir !

Une autre fois, nous avisons le long de la route un autochtone chevauchant son motoculteur et tondant une splendide pelouse entourant la maison. Nous lui demandons notre chemin. A notre grande surprise, ce n'est pas si courant d'entendre parler français, même en Louisiane, l'individu en question est avocat à la retraite. Grand voyageur, il est fier de nous dire qu'il a fait un séjour gastronomique en France et qu'il aime particulièrement le cassoulet de Castelnaudary et le *Gewurztraminer* d'Alsace ! Il nous invite aussitôt à entrer chez lui et « *boire un coup, vu la chaleur* ». C'est rassurant – par rapport à l'indifférence habituelle en Amérique –, chaleureux et nous apprécions !

La visite du quartier des belles demeures victoriennes s'impose. Saint Charles Avenue est bordée de ces maisons imposantes et immenses qui annoncent les plantations des états du Sud. Ce quartier riche et snob est en totale rupture avec le *Vieux Carré* populaire, touristique et agité... Nous aurons ainsi vu les différents aspects de cette ville pas comme les autres !

Pendant que j'écris ces lignes, j'écoute avec un plaisir inégalé la voix pure et claire de Joan Baez, l'harmonica de Bob Dylan, puis les mélodies merveilleuses de Cat Stevens... une plongée dans mes souvenirs heureux !

Nous allons explorer à présent les alentours et parcourir cet état. Première étape *Saint-Francisville*. Nous y faisons halte pour la nuit dans une superbe auberge *Saint-Francisville Inn* qui dispose de chambres et table d'hôte. Belle bâtisse, jardin adorable et reposant, excellente restauration.

Pourtant nous avons bien failli ne jamais trouver ce lieu enchanteur. Nous avons pris la précaution de faire enregistrer nos quatre permis de conduire en louant notre *Chrysler Voyager*. Ainsi, nous serons à même de nous relayer sur ces routes et autoroutes américaines désespérément droites, longues, monotones, induisant une périlleuse somnolence, limitées quant à la vitesse et surveillées scrupuleusement par les *Rangers* qui, en cas d'infraction ou d'incident, surgissent de nulle part pour verbaliser de façon musclée le contrevenant. Nous ne sommes pas

habitués en France à ces méthodes qui, malheureusement, ont tendance à nous envahir...

Un jour donc au cours de l'après-midi, C a voulu prendre le volant. Tout se passe fort bien jusqu'à ce qu'un très violent orage éclate – ils sont fréquents dans la région –, le ciel s'assombrit, des trombes d'eau réduisent fortement la visibilité, C tente de garder son calme et veut se garer n'importe où, au risque de nous faire percuter par un autre véhicule. Les essuie-glaces sont totalement inefficaces, C. cède à la panique et une violente dispute – ce ne sera pas la seule ni la dernière – éclate entre elle et son mari... Fort heureusement, ces orages ne durent pas et le soleil luit à nouveau, nous apercevons un panneau indiquant notre objectif et notre point de chute, *Saint-Francisville* où nous allons dîner et coucher.

Il y a vraiment de « l'eau dans le gaz » chez les S. Mais jusque-là, le séjour n'en avait pas été affecté de manière bruyante. Il a suffi d'un banal incident pour que leur *modus vivendi* vole en éclats !

Conséquence à moyen puis long terme, nos relations se sont d'abord légèrement distendues puis ont cessé pour d'obscurs et lamentables motifs... Je refuse d'employer le mot « raison » car celle-ci n'avait plus droit de cité en la matière !

Nous poursuivons notre périple vers Bâton-Rouge, – capitale de la Louisiane située au bord du Mississippi – et La Fayette. Je dois dire que Bâton Rouge est totalement dépourvu d'intérêt et que cela nous déçoit profondément. Mais nous étions trop imprégnés des aventures de *Lucky Luke* et *Jolly Jumper*...

A La Fayette, nous cherchons un *Bed and Breakfast* (B&B), l'adresse retenue est malheureusement inutilisable, il n'y a plus de chambre libre. En revanche, le responsable qui doit nous emmener en bateau sur le Bayou d'Atchafalaya nous conduit chez ses amis Mac Lomore qui possèdent une superbe maison appelée *La Maison de Campagne* où nous allons passer la nuit.

Elle appartient au couple Mac Lomore. Le mari est un ancien colonel de l'US Air Force qui a longtemps servi en République Fédérale Allemande et qui, à la retraite, a décidé littéralement de poser sa maison – amovible et sur pilotis – en Louisiane.

La maison est belle, confortable, comportant une partie destinée aux hôtes de passage meublée de façon kitsch et une partie privée meublée confortablement à l'américaine. Madame Lemore est toute frisottante, et porte des vêtements directement sortis d'une série américaine douceuse type *Soap Opera* et nous confectionne de délicieux petits déjeuners, nous « bourrant » littéralement de pancakes à la banane dont elle semble avoir le secret... Une vraie « Mamma juive », bien qu'elle ne le soit pas ! Le couple est désolé de ne pas pouvoir nous garder chez eux davantage... Mais ne disent-ils pas cela à tous leurs clients ? Nous ne nous faisons guère d'illusions, car en Amérique, ce qui compte c'est l'instant et non ce qui pourrait advenir...

Nous nous rendons au débarcadère pour faire notre balade dans le bayou d'Atchafalaya. Sur la route, nous croisons (mais cela semble faire partie du circuit) deux vieux autochtones, édentés et en tenue locale jouant d'une vieille et chantant (?) à tue-tête une sorte de comptine dont j'ai retenu quelques paroles lancinantes car répétitives à l'envi : « *M'ont tout mangé les maringoins... Les maringoins m'ont tout mangé* », faisant allusion aux moustiques locaux très voraces et hématophages... Cocasse et tragique à la fois, vu la décrépitude de ces deux phénomènes !

A l'embarcadère, une barque à fond plat à moteur pouvant transporter cinq à six personnes nous attend. Nous sommes quatre plus le barreur. Ces barques ont un fond plat et un très faible tirant d'eau qui leur permet d'éviter de verser car de nombreux arbres morts encombrant le bayou.

Il y a sur le Mississippi des bateaux spéciaux anti *snags* prévus pour draguer ce fleuve capricieux. Mais ici, je ne suis pas certain que les troncs d'arbres morts bénéficient du même traitement.

Il n'est pas question de laisser une main effleurer le bord de l'eau, car ce gigantesque marécage est infesté d'alligators qui se confondent avec les rives et les troncs d'arbres flottant dans cette eau brunâtre. Apparemment, ces barques sont sûres et nous embarquons avec le sentiment de vivre quelque chose de nouveau et d'unique, ce qui est le cas. Le paysage totalement fantomatique défile devant nous lentement, nous admirons cette végétation tropicale habitée par une faune très diversifiée d'oiseaux. Seuls leurs cris viennent troubler de temps en

temps un silence apaisant après les bruits et la fureur des grandes cités américaines. Le bayou d'Atchafalaya est alimenté par la rivière du même nom qui se jette dans le golfe du Mexique. C'est une expérience que j'ai beaucoup appréciée, le dépaysement étant garanti et la visite impressionnante à plus d'un titre...

Notre étape suivante, Houma, ville d'environ 30 000 habitants à 90 km de la Nouvelle Orléans, le long des bayous. Nous logeons au *Houma Holiday Inn* et dînons cajun chez *Dula et Edwins Seafood* situé Bayou Blue Road (Dula et Edwin sont décédés en 2010) réputé pour ses écrevisses à l'étouffée. Rien d'exceptionnel dans cette étape sinon l'usine de *Tabasco*, les innombrables plans d'eau qui lui ont fait donner l'appellation de « Venise d'Amérique », les nombreux restaurants cajun et la musique du sud...

Nous revenons à New Orleans avant de nous lancer sur les routes qui nous conduiront vers le Mississippi, l'Alabama, puis la Floride.

Retour au *Clarion Hôtel* qui nous paraît moyen et bien « insipide ».

En déambulant en voiture dans *N'awlins*, nous passons devant le *Fairmont Hotel*, splendide palace. Curieux et même intrépides ou inconscients, JC et moi nous renseignons sur le prix des chambres. Celui-ci est élevé, mais une commerciale de l'hôtel qui a entendu et compris notre conciliabule nous retient et nous propose des prix de basse saison (c'est le cas et seule la période de carnaval voit les prix flamber). Le luxe de ce palace est tel que nous décidons illico de transporter nos affaires et de quitter le Clarion. Le *Fairmont* a été sévèrement endommagé lors de l'ouragan *Katrina* en 2005. Il se nommait le *Roosevelt Hotel* en 1893 à l'ouverture. Après les dégâts occasionnés par l'ouragan, l'hôtel a été ouvert à nouveau sous le nom de *Waldorf Astoria* en 2007. Il serait envisagé de lui redonner son nom de baptême initial le *Roosevelt Hotel*.

Nous avons repris nos habitudes à la taverne *O'Flaherty* et dînons à nouveau avec plaisir chez *Maspero*. Nous apprécions le luxe et le confort de notre palace d'autant.

Nous avons très envie de retourner – et pourquoi s’en priver ? – écouter du bon jazz, à *Preservation Hall*, après un passage musical et « alcoolisé » au bourbon chez *O’Flaherty Tavern* et un dîner dans un des nombreux restaurants créoles de *N’awlins* qui commencent à ne plus avoir de secrets pour nous...

Après une nuit de repos, en route pour l’état du Mississippi.

Au sud de la Louisiane, nous traversons la chaussée du lac Pontchartrain, constituée de deux voies parallèles. C’est le second plus long pont routier du monde de plus de 38 442 mètres, avec 9 000 piles de béton... interminable.

Nous trouvons un logement au *Biloxi Beach Motor Inn* très impersonnel, mais nous avons décidé d’emblée de ne pas tout retenir depuis la France. La nourriture est fort correcte, mais il est bien difficile de trouver un bon vin blanc – du moins à l’époque et selon nos critères – pour accompagner les crustacés qui, eux, sont succulents.

Le fleuve Mississippi est capricieux et dans une BD signée Morris, les anecdotes les plus incroyables sont racontées par les navigateurs sur les caprices du fleuve.

État qui compte aujourd’hui près de 3 millions d’habitants, très conservateur pour le moins rivalisant quant à la xénophobie avec son voisin l’Alabama que nous allons également traverser. Nous sommes dans le Sud raciste, violent, anti-noir, anti-juif, prônant la suprématie blanche jusqu’aux pires extrémités comme le montre le film *Mississippi Burning* (réalisé par Alan Parker en 1988).

Au passage, nous voyons défiler les demeures de style colonial qui faisaient partie des plantations. Nous en avons visité une, mais le côté esclavagiste et ségrégationniste de cet état au passé rebutant nous a vite conduits en Floride.

Nous avons retenu des chambres à Pensacola Beach au *Dune Hôtel* qui a été détruit en 2004 par l’ouragan Ivan et remplacé par un *Holiday Inn*. Nous nous baignons à *Santa Rosa Island*, après avoir quitté l’Alabama. L’eau est tiède à cause du golfe du Mexique tout proche. Nous goûtons à la cuisine mexicaine au *Sun Ray Taco* (excellent souvenir) dont je n’ai pas retrouvé de traces... Le *Mesquite Charlie*

Steak House qui proposait d'appétissants *T-Bone steaks* est quant à lui fermé.

Tant de dégâts, de destructions sont à déplorer après les divers ouragans qui se sont abattus sur la région !

Après deux nuits en Floride, il est temps de revenir à New Orleans où notre location au Fairmont nous attend. Nous dînons chez *Michaul's*, un restaurant cajun dont la cuisine est excellente et qui propose de la musique entraînante. Mais ce restaurant est à présent fermé lui aussi.

Nous rentrons à la maison, à Lyon, deux jours plus tard.

Au total l'évocation de ce voyage de 1992 ressemble fort à un pèlerinage qui a vu des quantités de lieux détruits ou remplacés et une amitié délitée... Mais je préfère retenir les bons souvenirs, ceux où nous avons été heureux de découvrir et de partager.

Avant de clore le « chapitre » New Orleans, j'ai envie (besoin ?) de reproduire ici un extrait de mon livre *Balades poétiques, fugues et continuo*, e-book, www.amazon.com, 2013

*« New Orleans
N'awlins pour les intimes
La Nouvelle Orléans pour les puristes
Temple du jazz
J'y ai séjourné
Avant la grande catastrophe
Avant l'ouragan dévastateur
Au nom de femme
Katrina
Pourquoi donne-t-on des prénoms humains
A ces déchaînements de la nature ?
Encore l'arrogance des hommes
Qui pensent encore et toujours
Dompter une nature indomptable et indomptée.
Un jour peut-être
La ville renaîtra-t-elle de ses blessures...*

*Il m'en reste le souvenir
Celui d'une ville mythique
Avec son quartier « français »,
Le Vieux Carré, le Viou Ca'é des autochtones
Avec son marché créole
Avec Bourbon Street
Et ses excentricités, ses boutiques
D'un genre spécial
Vendant des accessoires au goût douteux
Hideuses cravates figurant
Un énorme pénis rose érigé
Avec ses « officines » appelant le chaland
A monter à l'étage
Pour atteindre un septième ciel
Frelaté et tarifé
Tandis que des jambes articulées
Gainées de bas résille
Se balancent à travers les barreaux d'une fenêtre
Avec sa taverne irlandaise
Aux variétés infinies de whiskies
Et ses chanteurs régaland
Les clients de balades mélancoliques
Avec ses restaurants innombrables
Avec sa cuisine créole et cajun
Avec ses goûts forts comme l'est la ville
Avec ses immenses salles de fêtes
Abritant des danseurs
Acharnés à exécuter
Une sorte de bourrée auvergnate
Avec Preservation Hall
La Mecque du jazz classique
Avec les ombres tutélaires et rassurantes
De Sidney Bechet, Louis Armstrong
Lieu mythique, minuscule, crasseux
Et indispensable
Où, pour quelques dollars
Un orchestre vous charme et vous enivre
De mélodies inoubliables.
J'avais croisé à N'awlins*

*Un avocat tondant son gazon
 Qui nous a obligeamment aidés
 A retrouver notre route
 Pour lui, la France
 Nous dit-il en français
 Etait le pays du cassoulet de Castelnaudary
 Et du Gewurztraminer !
 Exception aux USA où le monde se limite
 Si souvent aux frontières de l'Union...
 A N'awlins, on parle un français moyenâgeux
 Celui des Acadiens
 On peut y croiser deux personnages inouïs et édentés
 Grattant une vieille usée, aigre ou joyeuse
 Et chantant à tue-tête :
 « Les maringoins * m'ont tout mangé
 M'ont tout mangé les maringoins... ». ‘
 N'awlins, c'est aussi le centre géographique
 A partir duquel le voyageur
 Explore des lieux aux noms magiques
 Ils ne le sont qu'avant de s'y rendre
 Mais il est vrai que Tchoupitoulas Street,
 Opelousas, Biloxi, La Fayette, Bâton Rouge
 Nous ont fait rêver
 En lisant les aventures du célèbre cow-boy
 Solitaire, Lucky Luke et son fidèle Jolly Jumper.
 N'awlins, c'est enfin ces immenses bateaux
 Actionnés par des roues à aubes
 Naviguant sur l'imposant et capricieux
 Mississipi.
 Bayous sur lesquels on défile à grande vitesse
 Sur des barques à fond plat pour éviter les snags
 Ces troncs d'arbres qui pourrissent dans cette eau
 Saumâtre et glauque
 Habitée par des alligators
 Que l'on peut apercevoir sur les rives.
 Je connaissais la ville par mes lectures*

* *Maringoins : moustiques qui parasitent ces régions marécageuses, les fameux bayous que l'on trouve en Louisiane et en Floride...*

*La magie a opéré
Il faut que New Orleans ressuscite ! »*

Un périple américain. *Récit*

TORONTO

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs années vont s'écouler avant que je ne retourne sur le sol du continent américain. Ce sera l'occasion en mai-juin 1998, lors du 151^e congrès de l'APA (*American Psychiatric Association*). Cette vénérable organisation change régulièrement de destination. Une importante firme multinationale m'y a invité dans des conditions exceptionnelles comme de coutume. Vol en classe affaire, suite dans un hôtel palace sauf que cette fois-ci, nous sommes logés dans la périphérie de la capitale de l'Ontario.

Auparavant, j'avais surtout sillonné l'Europe, allant de Bologne, Florence, Venise, à Prague, Stockholm, Copenhague, Berlin, Vienne...

Je pars pour la première fois au Canada.

Le groupe de confrères invités au congrès est homogène, cohérent et ce sont à peu près toujours les mêmes que l'on retrouve d'une manifestation à une autre. Nous sommes une quarantaine de psychiatres, invités par le même laboratoire multinational, venant de tous les coins de France. Je vais retrouver quelques amis dont Michel F. de Toulouse accompagné de sa fille, Jean D. de Lyon notamment et de nombreux correspondants.

Le congrès se déroule en pleine célébration du Nouvel An juif, *Rosch Hachana*.

Le congrès « reprend ses droits » et le groupe va de visite en restaurant et en conférences parmi lesquelles les « messes » quasi obligatoires organisées par la firme outre les séances organisées par *l'American Psychiatric Association* qui se déroulent un peu partout dans la ville.

Je suis soucieux de mon indépendance et m'accorde des balades solitaires dans le « vieux » Toronto, armé d'un guide. *Distillery District* vaut le détour. C'est un « petit coin d'Europe » avec des magasins, des bars, des restaurants... J'ai déjeuné seul dans un de ces restaurants et j'ai eu la surprise de voir qu'il existe à Toronto un emploi que je pense unique dans notre monde, celui de « tourneur de moulin à poivre ». En effet, au bout d'un moment, je me suis rendu compte qu'un des employés du restaurant avait une seule et unique tâche, celle de passer de table en table muni d'un énorme moulin à poivre et demandant aux clients « *Pepper, pepper ?* » et disparaissant après avoir délivré la ration convenue de cette épice.

Déambuler au hasard dans les artères d'une grande cité est pour moi le seul moyen de visiter une ville en liberté. Je l'ai constaté dans tous les lieux que j'ai visités.

D'autant que, par moments, le groupe peut devenir pesant. Il y a avec nous un confrère à l'humour qui ne dépasse pas les blagues de l'almanach *Vermot* et qui est atteint d'une logorrhée intarissable et persifle sans arrêt... Chacun l'évite comme il le peut.

Nous sommes invités, comme il se doit, dans un restaurant très quelconque sur le plan culinaire et au service médiocre, mais incontournable quant à la situation et à la vue, à la *CN Tower*, la plus haute tour de Toronto. Elle atteint 553,33 mètres de hauteur, mais a été dépassée depuis... Ah la folie des hommes ! Le restaurant panoramique à 360 °se trouve à 350 mètres de hauteur et a la particularité de faire un tour complet sur son axe durant le repas. Nous changeons donc de voisins régulièrement tout au long du repas et profitons d'une vision panoramique sur tout Toronto.

Le *sky-pod*, une sorte de plateforme en verre trempé sur laquelle on peut circuler permet de voir le « monde d'en bas ». Un de nos confrères spécialisé dans le traitement des phobies l'a pourtant franchi quasiment à quatre pattes tandis que son teint virait au vert-pomme ! Ah l'importance de l'immersion pour le traitement des phobies !

On nous annonce pour très bientôt le « clou » du séjour, les chutes du Niagara. Il est banal de dire ou d'écrire ou encore de lire que le spectacle est grandiose et pourtant il l'est véritablement. Le côté canadien est beaucoup plus impressionnant que le versant des États-Unis. Nous prenons un bateau sur lequel on nous distribue ce qui ressemble fort à des sacs poubelle munis de capuches qui nous emmaillotent jusqu'à mi-corps car nous allons aborder aussi près que possible les fameuses chutes. Le vacarme est assourdissant, nous sommes trempés malgré les « sacs poubelles » et il fait froid aux abords immédiats des chutes. Après la visite, nous sommes heureux de prendre une boisson chaude dans un des nombreux bars qui avoisinent l'embarcadère. J'ai eu une pensée pour Marilyn Monroe dans le film intitulé *Niagara* réalisé par Henry Hattaway en 1953.

Nos escapades alternent avec quelques séances dites scientifiques (conférences, *symposia*, tables rondes) organisées par nos hôtes auxquelles nous nous sentons un peu obligés d'assister, mais qui ne nous apprennent pas grand-chose de nouveau. En effet lorsque l'on fréquente les congrès internationaux, on s'aperçoit bien vite que bon nombre de communications sont redondantes et trop souvent insipides. Peu de *scoops* en vérité. Mais il est de bon ton pour certains de communiquer à la tribune, même s'il faut reprendre les mêmes données que précédemment.

Avant de quitter Toronto qui ne parvient pas à égaler les grandes cités des États-Unis, New York, San Francisco ou Chicago, je veux me rendre compte par moi-même si la réputation de plus grande librairie du monde est usurpée ou non. Le *World Biggest Bookstore*, ouvert en 1980 20 Edward Street dans une ancienne salle de bowling comporte 20 km de rayonnages, plus de quatre mille ouvrages de cuisine pour ce seul domaine.

Personnellement, j'ai trouvé ce lieu infréquentable et si semblable à un marché de la culture que je n'ai rien trouvé à y acquérir. J'aime tant nos librairies d'Europe, du moins celle qui subsistent où l'on peut flâner dans de petites boutiques étroites qui regorgent de trésors si l'on sait prendre son temps...

Longtemps considérée comme la plus grande et bien qu'inscrite au *Guinness des records*, elle est dépassée par la librairie Barnes & Noble ainsi que Strand à New York, et le *Furet du Nord* sur la grande place de Lille. Les données sont fort contradictoires car depuis juillet 2017, la plus grande librairie du monde la *Book Garden* se trouve à Téhéran dans un jardin. Disposant de 65 000 m² elle détrône tous les prétendants au titre, mais où s'arrêtera-t-on dans cette course folle au « *biggest, best in the world* »?

Un périple américain. Récit
APA Washington
1999

[Retour à la table des matières](#)

Je suis à nouveau invité à l'APA pour son 152^e congrès qui a lieu en mai 1999 à Washington. La déléguée médicale de la firme invitante est une jeune femme dynamique, compétente et nos relations sont cordiales. Elle m'a fort aimablement choisi, ainsi que quelques **rares** confrères, pour participer à ce grand rassemblement.

En effet, les restrictions et les contrôles de l'Ordre national des médecins et du ministère de la santé commençant à pointer leur vilain nez par le biais de textes ministériels excessifs (*DMOS* ou *Diverses Mesures d'Ordre Social* dès 1992 dite loi Bérégovoy « anti-cadeaux ») et même grotesques, tout simplement parce qu'il y a eu des abus ici ou là, comme le fameux voyage en Chine pour plusieurs milliers de cardiologues... De ce fait tout le monde est mis dans le même panier et peut être suspecté...

Au moment de la promulgation de cette loi, l'Ordre national qui émettait des avis sur la participation des médecins aux congrès internationaux avait même exigé que les invités participent aux frais d'hébergement, de séjour et de déplacement sur leurs propres deniers, une sorte de dîme... Peu de confrères se sont pliés à cette obligation en vérité. Pourtant, le public et les pouvoirs publics ne se posent guère les mêmes questions lorsqu'un fabricant d'automobiles, d'appareils électroménagers ou de lessives emmènent des centaines de collaborateurs et surtout des clients en « séminaire bidon » à l'étranger dans des conditions somptuaires dont le coût – ne rêvons pas – est répercuté, à un moment ou à un autre, sur les produits mis en vente !

Je pars donc pour Washington dont j'ai déjà visité quelques musées et monuments avec Agnès lors d'une précédente visite.

Nous sommes logés dans un grand hôtel comme de coutume.

Cette fois, c'est Joshua, le fils de ma cousine Ruth qui vient me chercher à mon hôtel. Il ne parle que très mal le français, mais le comprend parfaitement. Cela mettait mon oncle Joseph, grand-père de Joshua, dans une rage folle car Joseph avait toujours refusé de s'exprimer en anglais, sauf exception. Mais Joseph n'est plus là et je vais revoir tante Perla qui vit tant bien que mal, fort heureusement entourée de ses enfants vivant à proximité, Ruth et Claude et de ses petits-enfants. Joshua est un beau garçon très poli, bien élevé et désireux de connaître ce cousin venant de France, pays dont son grand-père lui a tellement vanté les mérites... Nous avons donc une assez longue conversation le temps du trajet qui nous mène de mon hôtel à la maison familiale. Je n'aurai pas l'occasion de rencontrer le mari de Ruth.

Je n'avais pas revu Claude depuis un de ses passages à Paris en 1972, soit 27 ans auparavant. Au total une rencontre brève, mais émouvante.

Revenu à Washington – qui est loin d'être ma ville préférée aux USA, mais qui abrite de très nombreux musées et un quartier agréable à Georgetown –, nous décidons, un confrère et moi, de visiter ce qui est ouvert au public à la Maison Blanche et au Capitole. La partie visible de la Maison Blanche est limitée et largement filmée et photographiée dans les reportages, reproduite en studio pour d'innombrables films ou séries télé consacrés à la présidence du pays. Le Capitole fourmille de couloirs appelés lobbies qui convergent vers la grande salle du Congrès où se déroulent les votes des représentants de la nation. Je trouve personnellement que l'hémicycle français a beaucoup plus d'allure surtout lorsqu'il est vide.

La bibliothèque du Capitole en revanche est une mine d'or dont malheureusement beaucoup d'ouvrages contenus dans des coffres jusqu'à une date déterminée comme les archives de Sigismund Schlomo Freud sont inaccessibles au public lambda. C'est sans conteste là que sont conservées toutes – ou presque – les publications de la

planète... Ouverte aux membres du Congrès, aux chercheurs, étudiants, thésards et grand public, elle permet de faire connaître et de diffuser d'innombrables sujets de culture, de savoir tout court...

Une anecdote relativement grotesque ponctue ce congrès. Alors que je dîne dans un restaurant de Georgetown, mon ami Michel F., psychiatre à Toulouse m'interpelle dès qu'il me voit, me congratule et me déclare : « *Sais-tu que notre ami P. te cherche partout à Washington ?* ». Je réponds tout de go : « *Curieux, il connaît mon adresse et mon numéro de téléphone à Lyon, et là il prétend me chercher à Washington... Tu te fous de moi ? Bon, il est temps que je te raconte toute l'histoire, pour que tu puisses juger le personnage* ». En fait plusieurs semaines auparavant, j'avais reçu un appel téléphonique de P. qui cherchait désespérément un assistant, le sien ayant commis quelques fautes graves sur le plan éthique et déontologique. Je lui envoyai alors une de mes internes achevant très prochainement son semestre et son internat. Elle fut reçue, encensée et P. lui promit par écrit un poste pour la rentrée. Or, quelques temps après ledit P. changea d'avis et donna le poste à un praticien non spécialisé. Non content de trahir la parole donnée à la postulante et à moi-même, P. ne sembla pas mesurer que notre amitié allait être mise à mal.

En arpentant les allées du congrès et le hall réservé aux exposants, c'est-à-dire aux laboratoires pharmaceutiques, je rencontre mon confrère JN B psychiatre dans une importante multinationale. Il m'invite à dîner dans un des clubs privés et huppés de Georgetown. J'accepte bien volontiers, la soirée sera à la fois raffinée et d'excellente tenue sur tous les plans. P. le fâcheux n'a toujours pas réussi à me joindre et la fin de notre « amitié » sera consommée à mon retour !

Avant de quitter Washington, je visite le *Memorial Lincoln* et celui des *Vétérans de la guerre du Vietnam*. La statue gigantesque d'Abraham Lincoln assis dans son fauteuil de pierre semble veiller sur son pays tandis que tous les noms des morts du Vietnam gravés dans la pierre incitent au silence comme tous les monuments qui imposent un salutaire travail de mémoire...

Congrès en lui-même sans grand intérêt d'autant que tout avait déjà été dit à l'ECNP et au congrès mondial de psychiatrie biologique, mais l'APA est semble-t-il la messe incontournable.

Il n'empêche que je tiens à remercier Laurence C. pour son invitation.

Un périple américain. *Récit*

PHILADELPHIE

[Retour à la table des matières](#)

En mai 2002, une importante firme multinationale m'invite au nouveau congrès de l'APA qui se tient à Philadelphie.

C'est la 155^e manifestation internationale de cette vénérable association américaine de psychiatrie.

Pour bon nombre de psychiatres dans le monde, il « faut » y être et si possible s'y montrer pour ne pas dire s'exhiber, communiquer, en bref s'agiter un peu d'autant que la seule langue parlée est l'anglais, contrairement aux autres congrès internationaux où quatre langues sont utilisées en traduction simultanée au moins pour les séances plénières, français, anglais, allemand, espagnol. Ne parler que le français équivaut à passer pour un dinosaure !

La firme invitante compte présenter et développer une nouvelle molécule que nous Français appelons **neuroleptique** et que les Américains, bientôt suivis par tous les panurgistes de la planète vont nommer « *antipsychotique* », ce qui va me donner l'occasion de pousser un sérieux coup de gueule public, mais n'anticipons pas.

Nous ne sommes que trois invités français – d'autres firmes invitent plus de confrères, mais ceux-ci ne bénéficient pas des mêmes conditions d'hébergement et de transport. En fait, nous sommes traités royalement du début à la fin. Un vol en classe affaires où un véritable lit est proposé, avec couverture, chaussettes de confort pour le vol, loup occultant pour les yeux. Le repas est servi avec de vrais couverts en métal argenté ou en argent, des serviettes en tissu, de véritables verres et non des gobelets en plastique jetables et le menu est d'excellente qualité. Champagne à volonté, foie gras y figurent en bonne place.

A l'arrivée, une limousine nous conduit au plus bel et meilleur hôtel de Philadelphie, le *Rittenhouse Hotel* (devenu le *Warwick Hotel Rittenhouse Square*) 220 S 17th Street, où une suite m'est attribuée... Mais vu le peu de temps passé à l'hôtel à quoi vont me servir tous les services proposés ? Je dispose d'une vaste chambre, d'un salon de réception, d'une salle à manger, de trois salles de bains, de cinq téléviseurs et autant de téléphones... Comme d'habitude aux États-Unis, les lieux sont vastes et confortables, même si la décoration ne correspond pas vraiment aux critères de raffinement de nos plus grands hôtels.

Nous nous rendons sur le lieu principal du congrès dont certaines manifestations sont dispersées dans la ville et nous prenons possession de la mallette et des badges indispensables pour pénétrer dans le hall d'accueil. 14 000 psychiatres du monde entier ont envahi Philadelphie et certaines délégations portent en permanence le badge sésame et la mallette en bandoulière. C'est une véritable manne pour les hôtels, les restaurants, les taxis, les musées...

Dès 1770, Philadelphie a été le berceau de la Révolution américaine aboutissant à l'indépendance et la fondation du futur état. Ce fut la première capitale des jeunes États-Unis d'Amérique de 1790 à 1799, en attendant que la ville de Washington soit édifiée et devienne la capitale fédérale.

L'Association Française de Psychiatrie (AFP) m'a mandaté pour la représenter en tant que membre du Bureau, Conseiller Régional Rhône-Alpes et de siéger à une conférence de presse organisée avec des universitaires américains dont le « patron » de psychiatrie de l'Université de Columbia. Mon rôle est de défendre les positions de notre association scientifique.

Comme de coutume, les Américains ont la fâcheuse tendance à s'approprier les découvertes des autres pour en démontrer les applications miraculeuses chez eux et « tirer les marrons du feu » comme d'autres découvrent l'eau chaude ou le fil à couper le beurre ou encore l'art d'enfoncer les portes ouvertes. Il était donc temps de leur

damer le pion. J'ai préparé mon intervention en anglais bien entendu pour parer à toute éventualité.

Après l'intervention du *chairman* qui situe le débat sur le terrain des nouvelles molécules, je demande la parole et me présente :

« Merci de me donner la parole, Monsieur le président. Je représente l'Association Française de Psychiatrie et ma question est la suivante : pourquoi, vous, Américains, nommez-vous « antipsychotiques » les nouveaux produits qui nous sont proposés au lieu de nouveaux neuroleptiques ? En France, nous combattons la psychose, pas les psychotiques, nous luttons contre la maladie, pas contre les malades... Vous auriez pu appeler les nouvelles molécules « antipsychosiques », cette simple lettre, ce « s » fait toute la différence. Et puis, souvenez-vous que les neuroleptiques sont une découverte FRANCAISE du début des années cinquante, avec l'équipe de Paul Charpentier, Henri Laborit qui travaillaient pour la firme SPECIA – de Rhône-Poulenc aujourd'hui disparue et rachetée par Sanofi – et ont inventé la chlorpromazine commercialisée sous le nom de Largactil ! »

Le président de séance m'interrompt :

« Bienvenue à notre collègue français qui use d'un subtil distinguo sémantique... »

Je l'interromps à mon tour :

« En aucune façon, mon cher confrère, il ne s'agit pas de sémantique, mais d'idéologie et de rendre à César ce qui est à César ! »

Je dois dire que la suite des débats était littéralement « plombée » tant les Américains majoritairement présents étaient à la fois outrés par

mes propos et par la soudaineté de l'attaque ! Ils ne sont guère habitués à la contestation et soutiennent toujours que leur classification DSM est internationale alors qu'elle n'est qu'américaine et que la seule classification internationale est celle de l'OMS, même si elle ne vaut pas tripette non plus !

Margareth, la responsable britannique de la firme invitante nous invite dans un restaurant semble-t-il incontournable à Philadelphie, le *City Tavern*, établissement préféré de George Washington, ouvert en décembre 1773. En 1777, George Washington et ses aides de camp y prenaient leurs quartiers et leurs repas. Je saurai beaucoup plus tard qu'à la suite d'un incendie, ce restaurant historique a dû fermer pour travaux et a ouvert à nouveau ses portes en 2014.

Margareth a invité une vingtaine de confrères, seuls onze sont présents, certains se sont à peine désistés une ou deux heures avant, la plupart n'ont même pas eu cette politesse minimale. Il semble d'ailleurs que les médecins beaucoup trop courtisés par les laboratoires se comportent de plus en plus comme de véritables sagouins et traitent les délégués médicaux avec une incorrection manifeste. Dans ce cas, je suis ravi que des mesures plus restrictives soient imposées aux médecins et qu'ils ne jouent plus aux « superbes ». Malheureusement, les « ténors » – qui finiront par chanter tous seuls – échappent encore aux restrictions !

Nous verrons plus tard combien cette incorrection de la part de quelques médocastres que je me refuse à nommer confrères, aura des suites.

Le repas débute donc avec un « effectif réduit ». Aussitôt, deux clans se partagent les tables, les nord-américains d'un côté, et les Européens de l'autre... Ne mélangeons pas tout ! La moutarde commence à me chatouiller les narines lorsqu'une sorte de soubrette – habillée comme tout le personnel d'ailleurs en costume du XVIII^e siècle – nous annonce, en présentant des corbeilles de pain, que c'est celui que dégustait George Washington. Je ne résiste pas au désir de lui demander si le pain en question est toujours le même auquel cas il doit être passablement rassis, humour qui me vaut la réprobation des anglo-saxons de l'autre bout de la table...

Décidément, tout commence bien.

Là-dessus, un maître d'hôtel nous présente la composition du repas prévu pour nous ce soir, un fatras de plats mixtes singeant la cuisine française mâtinée de cuisine locale, un vrai désastre ! Alors qu'à New York on peut fort bien déguster à prix d'or de l'excellente cuisine française authentique mitonnée avec amour par des chefs français ou locaux formés par eux ! Je me sens fortement irrité par l'arrogance des nord-américains présents et je me décide à raconter, en anglais bien sûr, une anecdote en espérant « faire la nique » à ces fâcheux qui nous snobent.

Voici l'histoire. Un touriste américain décide de visiter Paris, tout Paris en quatre jours. Il loue une voiture avec chauffeur. Celui-ci vient le chercher le premier jour et les voilà partis à la conquête de la capitale. Passant devant le Louvre, le touriste tape sur l'épaule du chauffeur originaire de Tunisie : « *Hey, Guy, combien de temps pour bâtir ce building-là ?* ». Le malheureux chauffeur lance au hasard « *Oh, deux ans* ». Le touriste réplique : « *Chez nous six mois seulement* ». Le lendemain, passant devant l'Arc de Triomphe, le touriste récidive : « *Combien de temps etc...* », le chauffeur, fort de son expérience de la veille rétorque « *Six mois* ». « *Chez nous trois mois* », dit le touriste. Le surlendemain, le taxi passe au large de la Tour Eiffel, le touriste recommence la même rengaine : « *Combien de temps etc. ?* », le chauffeur de taxi joue l'étonné, regarde le monument et déclare avec la meilleure bonne foi du monde : « *Mais elle n'était pas là ce matin* » !

Je peux certifier que si les convives américains font grise mine, tous les Européens s'esclaffent. Ils savent si bien qu'en Amérique, on trouve *the biggest, the best, the first* (le plus grand, le meilleur, le premier)...

Nos aventures dans ce restaurant ne s'arrêtent pas là. S'il est admis dans la plupart des « grandes tables » françaises d'accepter de faire un geste commercial lorsque manquent quelques convives, ici, pas de quartier, lorsqu'on apporte la note à Margareth, je vois celle-ci se décomposer, pâlir affreusement au point d'inquiéter ses plus proches voisins. Que se passe-t-il s'empresse-t-on de lui dire ? « *Ah ils m'ont tout compté, les 21 repas* ».

« *Bon lui dis-je, je crois que tu vas être obligée d'accepter, mais cela ne va pas se passer si facilement* » et interpellant un serveur, je lui demande de faire venir le maître d'hôtel à notre table. Le serveur me regarde de haut et me dit de me déplacer pour cela. Il n'en est pas

question et lorsque l'individu daigne enfin venir à nous je lui dis avec beaucoup d'aplomb et de détermination : « *Nous devons être 21 nous ne sommes que 11 et vous nous faites payer pour 21... Bien. C'est votre droit, mais ce n'est pas très commercial. Vous allez donc nous faire préparer des 'doggy bags' contenant ce que nous payons sans le consommer... »*

À ce moment, j'ai l'impression que le malheureux est sur le point de défaillir et d'avaler son dentier. « *But Sir, doggy bags, we can't do that (Mais Monsieur, des doggy bags, nous ne pouvons faire cela »*

« *Et pourquoi donc ?* ». Aucune réponse. Je change alors de tactique et lui déclare : « *Bien, vous ne voulez pas ? Comme nous avons aperçu une quantité de homeless (traduisez SDF), en venant jusqu'ici – gros murmure désapprobateur et horrifié du côté des nord-américains – vous allez leur distribuer les repas payés et non utilisés et demain, j'appellerai la mairie et vos services sociaux pour vérifier si vous le faites vraiment ! »*

Margareth reprend des couleurs et nos voisins de table européens applaudissent. Nous quittons ce fichu restaurant sans regrets.

La pratique des *doggy bags* vient pourtant des USA. En France, bien qu'une loi datant du 11 février 2016 visant à lutter contre le gaspillage alimentaire existe, son application tarde à se faire à grande échelle. Cette loi utilise d'autres termes estimés plus appropriés : « *gourmet bag* », « *box anti-gaspi* », et même « *outil de take away* » (si, c'est prévu dans les textes !).

Je trouverai à mon retour en France un mail du PDG de la filiale française de la firme ; « *Bravo, Docteur, vous venez de fonder le premier restau du cœur à Philadelphie* ».

Nous effectuons une visite quasi complète de la ville. Philadelphie est une jolie cité de taille humaine un peu guindée comme la plupart des grandes villes de la côte Est sauf le lieu où résident les Amiches que je n'ai pas eu vraiment envie de découvrir, ayant un échantillon familial proche, ma nièce mariée à un rabbin orthodoxe et vêtue comme un sac, portant perruque, bonnet et bas foncés... Quelle abomination ! Ce n'est en tout cas pas ma façon de concevoir l'existence.

Le congrès s'achève, il est temps de rentrer à la maison.

Un périple américain. *Récit*

CONCLUSION

Le retour d'Amérique

[Retour à la table des matières](#)

Cette grand-messe de l'APA à Philadelphie sera mon dernier congrès international.

En effet, je rentre plutôt épuisé pour avoir beaucoup veillé, festoyé, bu un peu – alors que ce n'est pas mon habitude –, fumé aussi des cigarettes que j'affectionne de temps à autre et qu'on ne trouve à l'époque que dans les aéroports, les *Davidoff* (mélange subtil de tabac brun et blond) – alors que je fume peu –, discuté et argumenté durant tout le séjour dans une langue qui n'est pas la mienne, outre le décalage horaire...

Une semaine après mon retour, une amie infirmière s'effondre sur un court de tennis, terrassée par un infarctus fatal à l'âge de 52 ans. Cette disparition brutale d'une personne que j'apprécie beaucoup m'affecte profondément. Nous assistons, mon épouse et moi aux obsèques. L'émotion est à son comble, j'ai du mal à « rebondir » et quelques jours plus tard, alors que la chaleur de cette fin du mois de juin est déjà écrasante, je rentre chez moi et tandis que je pianote sur mon ordinateur, une brutale et intense douleur thoracique que j'identifie rapidement me serre et ne me quitte pas. Agnès est là fort heureusement, je lui demande d'appeler le Samu et les pompiers auxquels je dis que je suis en train de faire un infarctus myocardique. Les secours arrivent, l'appartement est littéralement envahi par les soignants et les pompiers et me voilà bientôt évacué vers une unité de soins intensifs en réanimation. L'infarctus est confirmé.

Dès lors tout se précipite, une armada de soignants se relaie, je vais subir une coronarographie qui situe parfaitement les lésions. Un

chirurgien réputé et fort habile vient me voir depuis l'hôpital cardiologique et décide de m'opérer dans les tous prochains jours dans son service. Quatre pontages aorto-coronariens sont réalisés. Je reste dix jours dans le service, reviens pour quelques jours chez moi, période pendant laquelle mon état se dégrade quelque peu du fait d'un épanchement dans la plèvre lié à l'intervention et d'une infection nosocomiale (un staphylocoque doré sur drain de Redon), nécessitant un lourd traitement antibiotique et des soins infirmiers à domicile avant mon transfert dans une unité de rééducation pendant trois semaines.

Conséquence de cet accident inattendu, je sais que je ne peux plus prendre l'avion pour un long trajet du fait de la pressurisation des appareils dans les grandes compagnies aériennes, 2200 à 2400 mètres alors que le maximum autorisé pour moi établi de manière scientifique et indiscutable est 1800 mètres ! Je m'apercevrai à l'occasion que mes confrères cardiologues pour la plupart ignorent ces données ou n'en tiennent que très peu compte, se contentant de conseiller le port de bas de contention anti-phlébite, ce qui dans mon cas est nettement insuffisant. Je saurai plus tard qu'un vol de quatre heures et plus pour un cardiaque sévère comporte un risque réel. Donc, je renonce à l'avion avec beaucoup de regret.

Post-infarctus

Trois semaines en rééducation constituent un véritable pensum car la plupart des pensionnaires sont assez âgés et râleurs à propos de tout, la nourriture principalement, l'attitude de tel ou tel soignant, le bruit, la température dans les chambres, et comme les places à table sont attribuées dès le début de la cure, les récriminations sont quotidiennes, lassantes, récurrentes et débilitantes. Les conversations (le mot est ambitieux) ne tournent qu'autour des mille et une petites misères de chacun, virant à l'hypocondrie. Mais les soins sont de qualité sauf au moment de la sortie où une cardiologue stakhanoviste et très soucieuse des résultats à atteindre force la note pour l'épreuve d'effort sur vélo. Il me faut la remettre vertement en place pour m'en sortir alors qu'un début de malaise me saisit et que je décide d'arrêter l'épreuve, arrachant mes capteurs.

La *sternotomie* – entendez par là le fait que pour l'intervention chirurgicale, l'ouverture du sternum à la scie – est indispensable. On cerclé ensuite le sternum avec des anneaux en titane, mais pendant 4 à 6 mois, tant que le cal osseux ne s'est pas formé et consolidé, certains mouvements demeurent interdits et le port d'un corset est impératif. Pendant toute cette période, alors que je m'impose une longue marche quotidienne, je suis inquiet de toute chute possible ou de heurt involontaire avec un passant. Parallèlement, une grande morosité m'envahit car mes confrères refusent d'envisager une reprise de travail même à long terme. Sans parler de dépression, un sentiment d'impuissance doublé de périodes de tristesse me traverse souvent. Je n'ai pas eu de visites des membres de ma propre famille. En revanche bon nombre d'amis sont présents. Il me faut environ six mois pour reprendre goût à la vie et l'écriture que je reprends peu à peu est salvatrice.

Ma merveilleuse chatte Chipie a très douloureusement vécu cette période et s'est littéralement mutilée alors que j'étais hospitalisé et en rééducation. Dès qu'elle a pu reprendre prudemment et délicatement ses jeux avec moi, tout est rentré dans l'ordre.

Mes autres voyages marquants,

Alors que je me remettais à penser à de nouveaux livres, j'ai aussi réfléchi à tous mes voyages et mes congrès à l'étranger et me suis dit qu'après tout, j'avais eu la chance de partir souvent et dans des conditions exceptionnelles que mes confrères d'aujourd'hui, en 2018, ne connaîtront sans doute plus jamais.

Il y a eu Vienne 1983, VII^e Congrès mondial de psychiatrie (7000 participants)

Lisbonne, pour un colloque international en 1989

Athènes, VIII^e Congrès mondial de psychiatrie, en 1989

Florence, V^e Congrès Mondial de Psychiatrie Biologique, en 1991

Séville, colloque en 1991 avec une visite privée de l'exposition universelle

Prague, Congrès européen, en 1993

Copenhague, Congrès de l'AEP (Association Européenne de Psychiatrie), en 1994

Bologne, colloque, en 1995, au moment où éclatait le scandale du sang contaminé en France

Venise, VIII^e Congrès de l'ECNP (*European Collegium of Neuro Psycho Pharmacology*), en 1995

Amsterdam, IX^e Congrès de l'ECNP, en 1996

Paris, Sorbonne, “*La Tunisie d'Albert Memmi*”, le 26 mars 2000

Paris, Jubilé de l'Association Mondiale de Psychiatrie, en 2000 durant lequel je prononce une conférence sur les méfaits du DSM

Berlin, VII^e Congrès Mondial de Psychiatrie Biologique, en 2001

Sans oublier tous les colloques, *symposia* et diverses manifestations scientifiques à Paris, Toulouse, Lyon, Bordeaux, Strasbourg, Nice, Cannes, Nantes, Deauville... Outre mon activité lyonnaise. Au total, une vie professionnelle bien remplie et dynamique !

Je peux donc vraiment me consacrer à l'écriture.

Que me reste-t-il de ma vision de l'Amérique ?

L'Amérique est entrée très tôt dans ma vie ou plutôt dans mon champ de conscience, d'abord en raison de ce que certains cousins plus âgés rapportaient de leur expérience à la base militaire américaine de Port-Lyautey, tant par les objets achetés au *PX* (magasins réservés aux militaires US) de la base que par leurs récits. Puis mon imaginaire fut entretenu par le Centre culturel américain et une certaine américanophilie familiale, mon père demeurant davantage attaché à la France, sa culture, son mode de vie...

Plus tard il y a eu les illustrés lus chez mon coiffeur David Benharroch à Rabat puis ceux auxquels mon père m'avait abonné, Lucky Luke, Jerry Spring, Buck Danny...

Mes séjours aux USA ont concrétisé et modifié l'image que je me faisais de ce grand pays. Si j'ai aimé la plupart de ses grandes villes, ses grands espaces, en revanche, l'Américain moyen m'a profondément déçu, mais il ne diffère guère du Français moyen, ou du citoyen « moyen » de n'importe quel pays...

Mes lectures

Fort heureusement, mes lectures entretiennent une certaine idée que je continue à me faire d'une Amérique parfois mythique à travers de grands écrivains comme Jack London, Margaret Mitchell, John Steinbeck, William Faulkner, Tennessee Williams, Ernest Hemingway, Jim Harrison, Arthur Miller, Chaim Potok, Philip Roth, William Styron, Jack Kerouac, mais aussi Léon Mac Uris, Paul Auster, Paul Bowles, Norman Mailer... Tous ces auteurs me permettent de poursuivre mon rêve. Qu'ils en soient remerciés !

Mes musiciens préférés

L'Amérique, c'est aussi la musique qui vient rythmer, charmer mon quotidien avec *Les Brothers Four*, Bob Dylan, Joan Baez, Cat Stevens, une bonne partie de la musique des *Sixties et Seventies*, les balades irlandaises, Janis Joplin, Carole King, Elvis Presley, Barbra Streisand, Léonard Cohen...

Cet accompagnement musical et littéraire est quant à lui inépuisable et surtout inusable...

Table des matières

Prologue [13]

Ma découverte des États-Unis

Retour à New York

Côte Ouest des USA

Côte Est des USA

Toronto

Washington

Philadelphie

Conclusion

Du même auteur aux éditions l'Harmattan

Une jeunesse juive au Maroc, 2001.

Inquiétante étrangeté, 2003.

Fantasmagorie, 2004

Racisme. Ténèbres des consciences

En collaboration avec Thierry FERAL, 2005.

Mémoires d'un psychiatre (dé)rangé, 2006.

L'odeur de l'argent,

Postface du livre de Thierry Feral ***Suisse et nazisme, 2006.***

Le livre inachevé, 2007.

Penser le nazisme

Avec Thierry FERAL et collaborateurs, 2007.

Les savants fous

Au-delà de l'Allemagne nazie

Préface de Thierry FERAL, 2007.

Du même auteur aux éditions l'Harmattan

Le livre inachevé, 2007.

De Don Quichotte à Don Juan ou la quête de l'absolu

Essai et fantaisie dramatique en quatre actes, 2007.

Du mysticisme au délire mystique

Suivi de

Le rendez-vous manqué

Essai et fantaisie dramatique en quatre actes, 2008.

***Thierry Feral, un germaniste militant, commentaire à propos de son livre :
Contre la vie mutilée, 2008.***

Otto Gross et Wilhelm Reich

Essai contre la castration de la pensée, 2008.

Réminiscences

Récits et nouvelles, 2009.

Le statut personnel des Juifs au Maroc : droit et Pouvoir

Suivi de

Conseil de famille, 2009.

Effusions du cœur d'un psychiatre ami du genre humain

Récits et nouvelles, 2010.

Fêlures

Récits, 2011.

Arthur Koestler, la rage antitotalitaire

Essai, 2011.

Shalom, Salam,

Conversations sur le Maroc entre deux amis médecins, 2011.

***Violences et passions dans l'œuvre de William Faulkner,
John Steinbeck et Tennessee Williams***

Essai, 2012.

(24) Au hasard des jours,

Récits, 2013

Autres parutions

Nikos Kazantzaki, un homme d'honneur, essai,

15 janvier 2013, e-book, in Amazon.com,

lien : <http://www.amazon.com/dp/B00B14RL9M>

Le grand débat (Freud Koestler), fantaisie dramatique, 2013, e-book,

www.amazon.com

Chroniques de la folie contemporaine,

Fantaisie dramatique, 2013

Balades poétiques, fugues et continuo

Recueil de poèmes, 2013, e-book www.amazon.fr

Chaim Potok, entre profane et sacré,

Essai

L'intolérable pesanteur de la douleur morale

Essai et récits

Billets d'humeur d'un psychiatre en colère

Témoignage

Xenophobia

Théâtre, pièce en IX tableaux

Les Aventuriers de la pensée perdue, 2014.

www.amazon.com

Mes lectures d'Alexandre Dumas,

2015, e-book www.amazon.com

La douleur morale, son expression dans la musique romantique,

2015, e-book www.amazon.com

Théâtre, recueil de quatre pièces de théâtre, 2015,

e-book ASIN : B014QZ5P90,

https://kdp.amazon.com/bookshelf?ref_=TN_hs

Impalpable frontière, récits et nouvelles, 2016

e-book www.amazon.com

La création, et après

Théâtre, www.amazon.com, 2015

Michel Déon, entre Grèce et Irlande,

essai affectivo-littéraire, avril 2016

e-book www.amazon.com

Démésure, sentiments et passions dans la musique baroque

essai affectivo-musical, septembre 2016

e-book www.amazon.com

Le monde disparu de Pierre Benoit

essai affectivo-littéraire, janvier 2017

e-book, www.amazon.com

Ethique, où es-tu et autres textes

Recueil, janvier 2017

e-book, www.amazon.com

Le grand gâchis

Billets d'humeur

e-book www.amazon.com, 2017

Dans le labyrinthe

Récits et nouvelles

e-book www.amazon.com, octobre 2017

(21) Albert Camus, Albert Memmi, destins croisés

Essai affectivo-littéraire

e-book www.amazon.com, 2018.

Hors commerce

Voyages

Recueil, 2017

Contes et Fabliaux

Recueil, 2017

Récits et nouvelles de mon pays natal

Recueil, 2017

FIN